

COLLECTION CLASSIQUES CANADIENS

971.004114
G8821L
1967



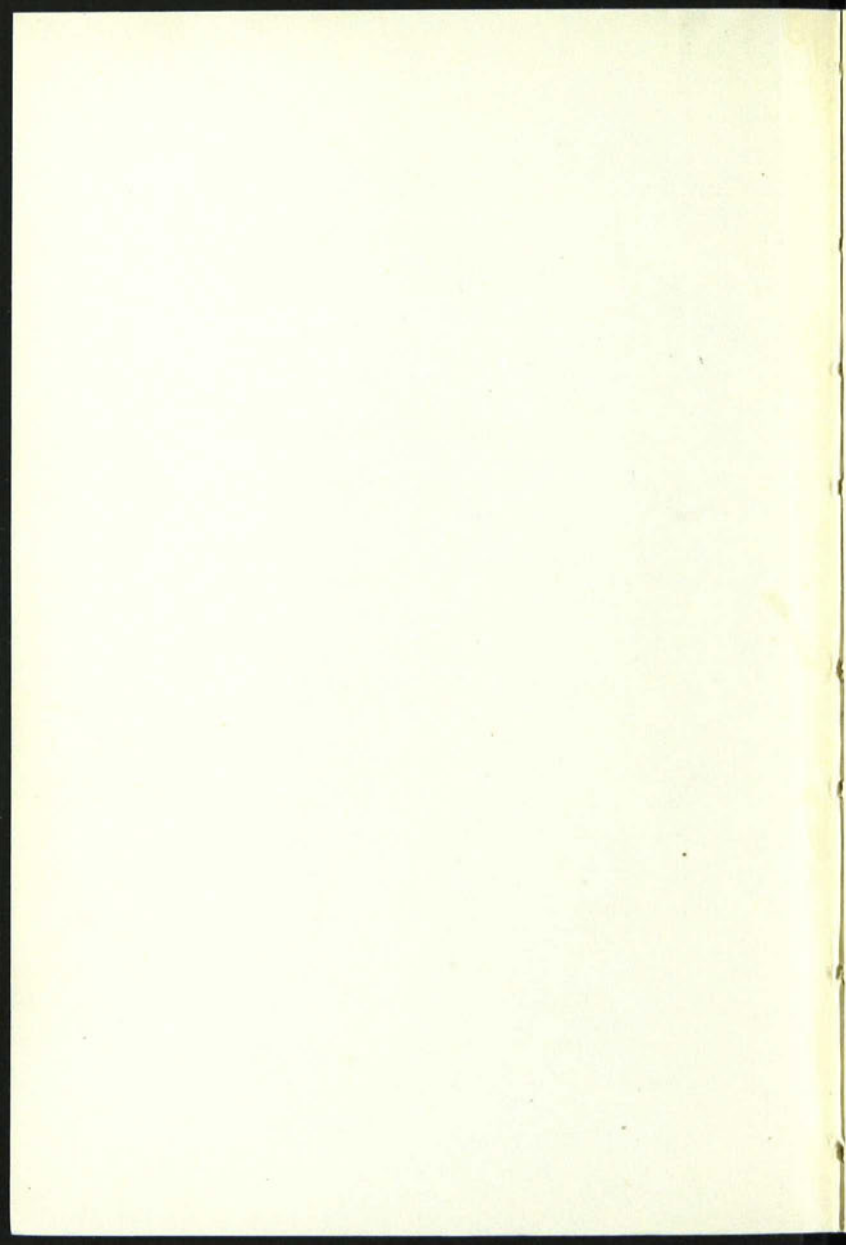
30

LIONEL GROULX

Benoît LACROIX



Bibliothèque Nationale du Québec



Lionel Groulx

DU MÊME AUTEUR

Les débuts de l'historiographie chrétienne. Montréal et Toronto, 1951.

L'histoire dans l'antiquité. Paris et Montréal, J. Vrin, 1951.

Vie des lettres et histoire canadienne. Montréal, Ed. du Lévrier, 1954.

The Development of Historiography (en collaboration). Harrisburg, 1954.

Saint-Denys Garneau (coll. Classiques Canadiens). Montréal et Paris, Fides, 1956. 23e mille.

Orose et ses idées. Paris et Montréal, J. Vrin, 1965.

En préparation:

L'historien au moyen âge. Montréal et Paris, J. Vrin.

COLLECTION CLASSIQUES CANADIENS

LIONEL GROULX

Textes choisis et présentés

par

Benoît LACROIX

professeur à l'Université de Montréal



Montréal et Paris

COMITÉ DE PUBLICATION

Félix-Antoine SAVARD

Nicole DESCHAMPS

Benoît LACROIX

Luc LACOURCIÈRE

Marcel TRUDEL

FC

132

G 76

1967

INTRODUCTION

I

« Je le revois encore — c'était au mois de décembre 1926 — debout près de sa petite table, les cheveux en brosse, l'œil perçant dans le cercle des verres, la taille cabrée, la tête se dégageant, mobile et fière, d'un collet romain qui semblait trop haut et trop grand »¹. Quelle énergie, quelle vivacité encore à la veille de ses 90 ans ! « Je suis de ceux qui refusent de mourir »². Libre, indépendant, frondeur à ses heures, il avance, il avancera dans la vie avec une fermeté et un courage rares qui étonneront ses amis, autant qu'ils désespèrent ses contradicteurs. « Ma seule bonne fortune est de n'être au pouvoir de personne, cela me permet de garder ma pensée libre »³. Il dit ce qu'il pense, à temps et à contretemps proclame, réclame, prophétise, stigmatise, ajoutant au besoin l'humour, l'ironie, le tout dosé habilement selon l'appel des circonstances⁴. Jamais

1. Bruno LAFLEUR, introduction à *L'Appel de la Race*. 5e éd. 1956, p. 90.

2. *Orientations*, p. 80.

3. *Ibid.*, p. 84.

4. Surtout s'il signe David la Fronde, Aymérillot II. Voir aussi *Orientations* et *Directives*.

vaincu, fidèle toujours à ses premières intuitions, au surplus merveilleusement bien doué, il mène « jusqu'au bout son coup de charrue »⁵ et tel son héros Jean Bérubé, Lionel Groulx ne peut voir « une seule ligne brisée, inachevée »⁶: « Je reste de ceux qui se cramponnent »⁷... « Et jusqu'à la fin de ma vie, j'aurai rêvé grand, désespérément grand, pour mon pays, et pour les hommes, mes frères, qui l'habitent »⁸. A 87 ans encore il appelle « le printemps du monde »⁹. « S'attacher irrévocablement à ses lignes de forces, vivre son histoire en ligne droite, n'est pas seulement affaire d'intelligence; c'est d'abord un acte de volonté, effort conscient et long »¹⁰ ... « Pensez parfois à la légende du Chevalier des Croisades oublié en faction aux portes d'une citadelle d'Orient et retrouvé, deux cents ans plus tard, pétrifié, à son poste »¹¹. Mais veut-il tout à coup récapituler sa vie qu'aussitôt il devient étrangement hésitant, songeur, timide presque: « J'ai trop écrit, j'ai trop parlé »¹². « Prêtre de la Sainte Eglise, le scrupule m'a pris parfois d'accorder si large part, dans mes écrits et mes discours, au problème économique »¹³ ... « Je ne suis qu'un pauvre homme qui regarde passer par sa fenêtre le train de la vie »¹⁴. « Je ne suis qu'un vieux croulant dont l'unique chance aura été peut-être... de ne pas marcher sur la tête »¹⁵. « J'ai essayé d'avoir

5. *Au Cap Blomidon*, p. 214.

6. *Ibid.*

7. *Orientations*, p. 238.

8. *Chemins de l'avenir*, p. 160.

9. *Ibid.*, p. 155.

10. *Histoire du Canada français...* 1960, II, p. 408.

11. *Directives*, 1939, p. 250.

12. Interview: 4 déc. 1966.

13. *Chemins de l'avenir*, p. 120.

14. *Nos positions*, 1935, p. 8.

15. *Chemins de l'avenir*, p. 159.

un brin de courage »¹⁶. Pourtant, Ce que j'ai fait, je l'ai fait par amour pour mon pays¹⁷. « Je ne suis pas un pessimiste. Je ne suis pas un défaitiste. Je suis un homme inquiet »¹⁸.

Son œuvre, écrite et orale, est immense. Trente livres, plus de vingt brochures; des conférences, des articles aux journaux et des compte-rendus de livres, par centaines. Durant trente-quatre ans il enseigne l'histoire du Canada à l'Université de Montréal; vingt-trois ans au Collège Basile-Moreau. Entre-temps, séjours aux archives, des retraites, des sermons. De 1921 à 1928, il dirige L'Action française de Montréal et en 1947, fonde la Revue d'Histoire de l'Amérique française. Un des auteurs les plus lus et les plus discutés de son milieu en même temps que pionnier redoutable du nationalisme canadien-français, — est-il si nécessaire de savoir maintenant qu'il a eu et surtout mérité à peu près tous les prix possibles? Médailles, décorations, doctorats honorifiques; et ceci, à partir de 1895 au Séminaire de Sainte-Thérèse-de-Blainville, prix d'excellence en langue française, en langue latine, en langue grecque, en langue anglaise et en histoire moderne jusqu'en 1963, avec la médaille Léo Parizeau.

Il adore écrire. Toujours de même géométrie, ronde et inclinée, mouvementée et volontaire, son écriture, qui est restée fondamentalement la même depuis ses treize ans, enchaîne une phrase ample et correcte, à l'affût d'une pensée plutôt portée à la synthèse qu'à l'analyse, mais nourrie sans cesse de faits d'histoire et de la plus riche actualité. Ses maîtres? ses lectures préférées? Lionel Groulx refuse d'avoir été le disciple de

16. *Pour bâtir*, p. 148.

17. Lors d'un dîner aux Trois-Rivières, 24 février 1963.

18. *Pour bâtir*, p. 148.

celui-ci celui-là. « J'ai simplement essayé d'être moi-même... Je lis tout ce qui me paraît normal de lire dans ma profession... Seul le temps me limite »¹⁹. Il goûte beaucoup Bossuet, comme il lit avec ferveur Gonzague de Reynold. Sa bibliothèque — plus de 10,000 volumes — témoigne de sa vaste culture.

D'où lui viennent sa vitalité et son ardeur au travail? Il n'est pas si robuste pourtant! Qui l'inspire? Quelle cause le pousse? A-t-il été marqué par son enfance, la pauvreté de ses parents? Fils de paysan, il sait bien que la terre rapporte à la mesure même du travail de l'homme. Surtout, il aura été très tôt éveillé à la cause française au Canada. Tandis que le nom de Papineau court encore sur toutes les lèvres, sa mère, à la maison, lui lit à haute voix *La Minerve*: Riel va être pendu. Bourassa est là, il le connaît bien. La question des écoles françaises dans l'Ontario et au Manitoba bouleverserait à elle seule les plus passifs: est-il possible qu'au XXe siècle on défende à des enfants d'apprendre la langue de leur mère? Est-ce normal pour les Canadiens français de continuer à servir les banquiers anglophones? Il se souviendra aussi de son vieux curé qui l'emmène, avec d'autres enfants, visiter tendrement les tombes des ancêtres²⁰. La fidélité! La fidélité!

Prêtre et jeune professeur, il vit avec les jeunes, qui deviennent ses amis immortels et lui inspirent les plus généreux sentiments. « La jeunesse n'a jamais rien découragé des dévouements qui l'ont servie »²¹. « J'es-

19. Interview: 4 déc. 1966.

20. Voir *Les Rapaillages*, p. 64.

21. *Le Semeur* 2(1905), p. 59.

père parce que vous êtes là»²². Ne crains pas, mon pays, les jeunes vont venir²³ !

A trente ans déjà il court les Archives, les bibliothèques: Montréal, Québec, Ottawa, Paris, Londres. Travailleur et volontaire, tout le stimule, tout l'appelle: la souffrance des siens, sa vocation d'historien, sa vocation sacerdotale, les cours, les souvenirs, « la volonté des ancêtres ». « Volonté grave et obligatoire comme un testament »²⁴, commandement d'un devoir héréditaire²⁵ ! Il entend parler des missionnaires canadiens-français en Chine, en Afrique, en Océanie, au Japon: comme il est fier d'être de ce peuple ! Amour de vieux civilisé pour tout ce qui est de sa race ! « J'aime mon petit pays, notre petit peuple, pour les liens du sang et de l'histoire qui m'attachent à lui, et pour la forme d'humanisme ou de culture qu'il pourrait incarner. Je l'aime... parce que, dans le drame du monde, depuis le Christ, il tient un rôle essentiel: celui d'un magnifique missionnaire de la foi »²⁶. Et quand il dit, encore à quatre-vingt-neuf ans, dans un discours ou une causerie, la race canadienne-française, ces trois mots arrivent toujours de son cœur, et ils vibrent dans sa belle voix d'octogénaire, comme une supplication. Comme si par elle tout un peuple appelait la liberté !

Un talent évident d'orateur et des dons d'écrivain le récompensent à mesure qu'il s'exprime. La publicité le poursuit. Le Devoir commente ses paroles comme des oracles. Sans compter les amitiés, les dévouements

22. *Directives*, p. 249.

23. Avant-préface à *Une croisade d'adolescents*. 1re éd. 1912.

24. *Vers l'émancipation*, p. 297.

25. *Les Rapailages*, p. 65.

26. Cf. *Pour bâtir*, p. 149.

qui se multiplient autour de lui. Rien ne lui fait défaut. Des oppositions subtiles et farouches naissent; pour cet être de déjî, c'est une grâce sans pareille.

Bien entendu, tout n'est pas parfait. Il est le premier à le savoir. A-t-il abusé de sa propre bravoure? A-t-il trop usé du clairon? A-t-il trop moralisé? S'est-il trop répété? « Pour redonner cœur et foi à cette jeunesse, je dus presque partout reprendre de vieux thèmes, de toutes simples démonstrations, faire appel aux plus évidentes réalités »²⁷. Son talent oratoire l'entraîne parfois à des raccourcis imprudents. On lui reproche d'utiliser l'histoire à des fins de propagande. Cette fois, distinguons: un discours n'est pas un livre d'histoire. Il y a deux moments dans son œuvre: le retour aux sources et l'usage qu'il en fait. Les cours écrits de M. Groulx manifestent qu'il sait respecter textes et contextes. Jamais, d'autre part, il n'a caché ses intentions de faire de l'histoire un acte personnel et moral²⁸. Distinguons plutôt les genres littéraires et les moments de son œuvre. Alors nous parlerions tantôt de Groulx historien, tantôt de Groulx homme d'action. Surtout, il faut, pour le bien juger en tant qu'historien, le surprendre au moment où il fonde, dirige et anime, encore en 1967, la Revue d'Histoire de l'Amérique française. Cette fois, un savant mène une œuvre strictement historique et objective.

II

Comment présenter l'écrivain, dont l'œuvre résiste déjà à tout résumé, dans une collection qui est à la fois

27. *Chemins de l'avenir*, p. 105.

28. Cf. *L'Action Nationale* 49(1960) 603ss; *Vers l'émancipation*, p. 9; disque RCA Victor.

initiation et mise au point ? Aux usagers des Classiques canadiens, on pourrait, à notre avis, tout aussi bien offrir un Groulx orateur, un Groulx historien, prêtre, professeur, prédicateur, moraliste, humoriste, et polémiste. Si nous optons en faveur d'un Groulx humaniste, c'est que son œuvre entière nous y autorise, d'autant plus que l'humanisme de M. Groulx se définit à la fois comme une méthode et comme une inspiration²⁹, manière de penser et manière d'être d'un homme fondamental. Quel est cet homme, cet homme en plénitude³⁰, comme il se nomme, qui se grandira justement parce que la cause qui est sienne l'invite constamment à se dépasser ?³¹ C'est l'homme français d'Amérique³². Tour à tour l'historien, le prêtre et le patriote se rejoignent et se croisent pour appeler une race française en Amérique, une race qui soit à la fois présence humaine, service culturel, et réalité politique. M. Groulx n'y va pas par quatre chemins : « Si je ne craignais d'être taxé de chauvinisme, j'écrirais qu'il y a dans l'esprit français plus d'humanisme qu'en tout autre »³³. La culture française — qu'est-ce que la culture, sinon le fonds spirituel d'une nation ?³⁴ — est à coup sûr l'une des meilleures du monde³⁵. Or il y a déjà ici, au Canada, en Amérique du Nord, une race et un fonds de culture française : « Nous constituons une histoire et des traditions qui nous sont propres mais aussi des caractères physiques et moraux déjà fixés et transmis avec la vie dès la fin du dix-septième

29. Cf. *L'Enseignement français au Canada*, I, p. 307-8.

30. *Notre mission française*, p. 10; cf. *Chemins de l'avenir*, pp. 105 ss.

31. Cf. *Le Canada français missionnaire*, p. 483.

32. Cf. *La naissance d'une race*, 3^e éd. 1938, p. 10.

33. Cf. *Chemins de l'avenir*, p. 147.

34. *Notre Mission française*, p. 5.

35. *Chemins de l'avenir*, p. 105.

siècle »³⁶. Notre race « plonge ses racines au plus profond du sol canadien »³⁷. « Nous sommes la nationalité la plus fortement constituée de tout le continent nord-américain »³⁸, la « race la plus pure peut-être sur tout ce continent » et la « plus impénétrable »³⁹. « Nul ne possède une homogénéité plus parfaite que la nôtre; nul ne s'est mieux acclimaté à l'atmosphère du Nouveau Monde; nul n'a plus de traditions ni de plus vigoureuses institutions sociales. »⁴⁰

*Racisme ? Oh jamais ! Le racisme isole et oppose*⁴¹. « Ne tournons le dos à rien »⁴². « Construire contre les autres fait souvent oublier de construire pour soi »⁴³ et « nul besoin pour accomplir notre destin de nous adonner à une œuvre de haine »⁴⁴. Surtout, « un pays aussi divers que le Canada ne saurait se constituer selon la formule raciste »⁴⁵.

Quand M. Groulx parle de race, de race canadienne-française, il affirme plutôt une réalité globale: communauté humaine, des vivants reliés à leurs ancêtres, le lien du sang dans une épopée unique en son genre, le foyer, les enfants, la terre, le fleuve, la mer, le sol et ses richesses insoupçonnées. La race: c'est

36. *L'Appel de la Race*, p. 231.

37. *Ibid.*, p. 235-6.

38. *Ibid.*, p. 235.

39. *Lendemain de Conquête*, p. 235.

40. *L'Appel de la Race*, p. 236.

41. Cf. *La naissance d'une race*, préfaces à la 1re éd. (1919), p. 7 et à la 3e éd. (1938), p. 10.

42. *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, 6, p. 141.

43. *Directives*, p. 123.

44. *Ibid.*

45. *Louis Riel...* p. 22.

aussi ce fonds commun d'idées et de croyances qui font l'âme d'un peuple ⁴⁶.

Mais pour être d'une race, il faut commencer par être maître de soi et maître chez soi. Car « ce n'est pas tout d'être maître, il faut être digne de l'être » ⁴⁷. Or, la liberté de l'homme vient avant tout de l'esprit. On est soi-même par lui. Tout le reste est moyen. A tout prix, l'essentiel, l'âme du peuple, le climat spirituel qui l'a vu naître et grandir ! « Les civilisations meurent du péché contre l'Esprit » ⁴⁸. « L'histoire m'a appris une chose et c'est qu'une nation subsiste et garde puissance de se renouveler aussi longtemps qu'en son tuf profond, elle garde son type, sa personnalité, mais qu'aussitôt ce type détruit, l'anémie spirituelle entraîne l'anémie physique et la nation s'en va... » ⁴⁹.

Qu'est-ce qui sauvera la race française en Amérique ? Tout, et tout ensemble : la culture, la langue, la croyance, la politique, l'économique, chacun protégeant l'autre. Sans langue, par exemple, comment parler de culture, et sans croyance comment parler d'âme ? « Scandale d'un pays français au visage anglais ! » ⁵⁰ La langue parlée et écrite devient comme le test immédiat de notre volonté d'être français. Quant à la croyance, elle mériterait, autant que la langue parlée, une bonne purification. « Nous avons formé trop de chrétiens sans problèmes, des chrétiens trop peu conscients

46. *Petite histoire de Valleyfield*, p. 31; *Les Rapailages*, pp. 64-65; *La Confédération canadienne*, pp. 231-2; *Chez nos ancêtres*, 1920, pp. 84-85.

47. *Rencontres avec Dieu*, p. 94.

48. Cf. *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, 6, p. 31.

49. *Pour bâtir*, p. 214.

50. *Orientations*, p. 75.

de leur entourage »⁵¹. A un type français dynamique et conquérant devrait en principe correspondre un type de croyant vigoureux et fort. Que valent ces « idéalistes aux horizons de caverne qui se figurent que le catholique peut se passer d'être homme ? »⁵². La foi qu'il nous faut en tant que Français d'Amérique est une « foi qui proclame en chacun de nous la primauté de l'âme, la qualité d'homme en sa plénitude, ce par quoi nous dominons de haut... tout le cosmos »⁵³. Par ailleurs, la crise religieuse actuelle et le refus de plusieurs « séparatistes » de considérer la croyance comme un élément de base à notre entité, inquiètent jusqu'à la tristesse. Il y va de notre qualité d'homme français et d'une loi de l'histoire. « Les jeunes nations n'ont pas le droit de jouer avec leur destinée »⁵⁴. Oh ! tout n'est pas perdu ! « Tant que nous n'aurons pas renié notre foi... je reste de ceux qui se cramponnent à l'indéfectible espérance »⁵⁵ et qu'« importe que de nouveaux démons assaillent l'homme d'aujourd'hui s'il a de quoi les vaincre »⁵⁶. M. Groulx a-t-il, d'autre part, tenu à ce que la langue soit gardienne de la foi ? Oui, comme on tient à un fait d'histoire. Du même point de vue, il estime que l'économie, la politique et tout autre facteur d'importance garderaient et protégeraient la foi⁵⁷; ils garderaient l'âme, de l'extérieur bien sûr, à la périphérie de l'événement. Mais pourquoi vouloir absolument distinguer et séparer ce que la vie tend à unir ? D'ailleurs, le rapport qu'il établira entre langue et croyance n'est pas aussi simple que les propos qui lui ont souvent été

51. *Chemins de l'avenir*, p. 138.

52. *Orientations*, p. 154.

53. *Chemins de l'avenir*, p. 107.

54. *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, 6, p. 32.

55. *Orientations*, p. 238.

56. *Chemins de l'avenir*, p. 155.

57. V.g. *Pour bâtir*, p. 213.

prêtés. « Au lieu de parler de langue et de foi, j'aime mieux parler d'âme et de foi »⁵⁸. La précision est d'importance, quand on sait que Groulx souhaite la dignité et de la langue et de la foi, « l'une et l'autre mêlées dans une sorte d'union mystique »⁵⁹.

A l'homme d'action, l'idéologie ne saurait être qu'un tremplin. Les formules, les idées-forces, comme il les appelle souvent, les maîtres même, ne sont rien, ne peuvent rien sans la volonté de l'homme⁶⁰. « Les idées marchent... à condition qu'elles trouvent des porteurs »⁶¹. Or, une idée que Lionel Groulx portera très tôt aux quatre vents et qui lui est entre toutes chère, c'est la création d'un Etat français en Amérique du Nord. Dans le « chœur des nations américaines », il faut une « partition française »⁶². Celle-ci, il la veut autant pour être de sa race que par souci d'humanisme, pour « la gloire de la culture humaine »⁶³, pour le bien du Canada tout entier, et pour obéir à une loi irréversible de l'histoire. « L'heure vient où parvenue à l'âge adulte une nationalité peut céder à l'instinct naturel qui la pousse vers l'indépendance »⁶⁴. La pire illusion serait au contraire « de rêver d'adaptation ou d'évolution contre la loi de son histoire et de son être »⁶⁵. Dès 1920 il réclame le réveil économique, l'intervention de l'Etat provincial pour une meilleure affirmation publique et en un sens irréfutable de nos droits. Le 30 octobre 1934, à la Palestre Nationale de Montréal, dans une

58. *Orientations*, p. 154.

59. *Le français au Canada*, p. 227.

60. Préface à *Toi, l'Homme nouveau*, p. 8.

61. *Directives*, p. 122.

62. *Ibid.*, p. 123.

63. *Ibid.*

64. *Vers l'émancipation*, p. 297.

65. *L'Enseignement français au Canada*, I, p. 314.

causerie célèbre, il s'écrie, et tous les journaux transcrivent: « Que votre idéal ne soit pas seulement la conservation de la langue mais la formation d'un climat spirituel, d'une culture française, d'un Etat français »⁶⁶.

Et la Confédération canadienne? Et le gouvernement d'Ottawa? « Je suis pour la Confédération »⁶⁷. En principe, disons. Car la Confédération dont M. Groulx parle n'existerait vraiment que le jour où le Canada serait redéfini moins comme un Canada de majorités anglophones que comme le Canada des patries, le gouvernement d'Ottawa étant moins centralisateur, que pouvoir coordinateur, serviteur de bien commun, soucieux d'union dans la diversité plutôt que rêveur d'unité partielle toujours réalisée au profit de la seule majorité. Sur la pensée profonde de Lionel Groulx, historien et nationaliste, il ne saurait y avoir de doute: le peuple canadien français a retrouvé « la ligne de son histoire »⁶⁸ et il a déjà, au moins dans son cœur, opté pour l'indépendance. « Le devoir certain où il n'y a pas de risque de se tromper ni de perdre son effort, c'est de travailler à la création d'un Etat français dans le Québec, dans la Confédération si possible, en dehors de la Confédération si impossible »⁶⁹. Je me souviens! « La liberté chez nous ne fut pas un don, mais une conquête »⁷⁰. « Ceux qui viennent n'auront qu'à le vouloir pour devenir les maîtres de demain »⁷¹, tout comme il est évident que « chaque génération depuis 1760 a

66. *Orientations*, p. 233.

67. *Directives*, 1re éd., p. 13.

68. *Ibid.*, p. 123.

69. *Ibid.*, pp. 121-122.

70. *Nos luttes constitutionnelles*, p. 21.

71. *Ceux qui viennent*, 1914, p. 12.

dû mériter de rester française »⁷². Eh oui ! « si les Canadiens français ont à rendre à leur pays un devoir ou un service spécial de culture, il est manifeste que ce n'est ni comme mi-anglais ni comme mi-français qu'ils le lui rendront, mais à la condition de n'admettre qu'une façon d'être pour eux et qui est d'être eux-mêmes vigoureusement. »⁷³

Le Chanoine Groulx humaniste, disions-nous, et d'une qualité remarquable, appartient à la lignée aristotélicienne⁷⁴: v.g. Berdiaeff, Gilson, les Maritain, Aimé Forest, Delos et plus près de nous, Mgr Paquet, le P. Lachance, de Koninck, F.-A. Savard; durant les années '30/40, plusieurs écrivains de La Nouvelle Relève, Gants du Ciel, etc. Cet humanisme qui distingue au départ des normes et des sphères d'activités, tant humaines que spirituelles, tend néanmoins à envelopper toute la réalité, sa grandeur de chair⁷⁵ ou le « noble effort de l'homme pour une ascension vers ce qu'il y a de plus humain »⁷⁶, et la « livraison de soi-même à une cause qui grandit toujours celui qui s'y adonne »⁷⁷; « ne proposer à l'homme que l'humain, c'est trahir l'homme »⁷⁸: il lui faut aussi le mystère, l'héroïsme, la croyance. Groulx veut bien un homme français en Amérique, mais que cet homme soit un homme en plénitude ! Tout ce qui affirme et valorise l'humanisme lui est cher: l'âme, l'esprit, la volonté, la

72. *Histoire du Canada...* 4e éd., II, p. 408.

73. *Avant-propos*, dans *L'éducation nationale*. Montréal, 1935, pp. 21-22.

74. Voir *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, 6, p. 23.

75. *Directives*, p. 124.

76. *Cahiers de l'Académie...*, p. 23.

77. *Le Canada français missionnaire*, p. 483.

78. *Cahiers de l'Académie...*, p. 23.

culture, le langage, la fidélité surtout. Pourquoi aime-t-il tant la jeunesse ? Parce qu'elle est en soi promesse du meilleur. Pourquoi insiste-t-il tellement sur la croyance ? Parce que la foi telle qu'il la conçoit appelle une espérance, promet l'avenir et implique l'immortalité de chaque homme vivant d'amour, de droiture et de sincérité. Pourquoi l'historiographie canadienne le passionne-t-il ? Parce qu'elle l'appelle aux origines et postule en même temps la reconquista.

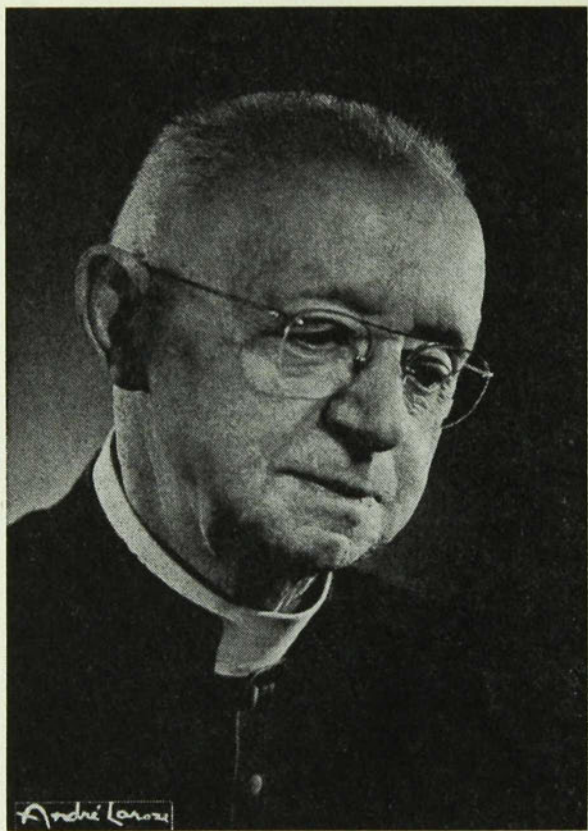
Cet humanisme, ouvert, généreux, illimité en un sens, obéit, cependant, à un ordre de valeurs, qui dirige les activités de l'homme selon un rythme bien à lui: c'est l'âme avant le corps, l'esprit avant la chair, la pensée avant l'action, la culture avant le politique,... et Québec avant le Canada.

Le message du Chanoine Groulx est si humain qu'il rejoint immédiatement toutes les classes de la société canadienne-française. Ouvriers, professionnels, universitaires, paysans, ils le connaissent tous. Quand un homme aussi civilisé convoque tout un peuple à son devoir de culture et de civilisation ⁷⁹, il est rare, à moins que ce peuple ne soit ou ne redevienne barbare, que son message ne fasse pas son chemin dans le cœur des humains, quels qu'ils soient.

79. Cf. *L'éducation nationale*, 1935, p. 21.

CHRONOLOGIE

- 1878 Naît à Vaudreuil (Québec) le 13 janvier, de Léon Groulx (mort dans l'année) et de Philomène Pilon (bientôt remariée, à Guillaume Emond). On habite la ferme, rang des Chenaux.
- 1884-90 Fréquente l'Ecole des Frères Saint-Viateur.
- 1890-99 Etudes classiques au Séminaire de Sainte-Thérèse-de-Blainville.
- 1898 Médaille Chapleau (à l'étudiant le plus méritant).
- 1899 Médaille du Gouverneur Général (au finissant le plus distingué).
Au Grand Séminaire de Montréal. Santé fragile. Repos.
- 1900-03 Etudes théologiques. Professeur au Collège de Valleyfield. Jules Fournier, parmi ses étudiants. Prêtre (28 juin 1903).
- 1904 12 mars, Collège de Valleyfield, conférence: *Le travail* (manuscrit).
- 1905 9 février. Académie Emard (Valleyfield), conférence: *La formation littéraire* (ms.). — Octobre, conférence sur Blaise Pascal.



Laroux

- 1905-13 Articles dans *Le Semeur*, organe de l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française, fondé en 1904.
- 1906 Première brochure: conférence (22 fév.), *L'éducation de la volonté en vue du devoir social*. Montréal, 1906. 24p. 25 x 16.5 cm. Juin, Montréal, au premier congrès de l'ACJC (Association Catholique de la Jeunesse Canadienne).
- 1906-09 Etudes philosophiques (doctorat, 1907) et théologiques (doctorat, 1908) à l'Université de la Minerve (Rome). Etudes en histoire à l'Université de Fribourg (1909). Voyage en Europe, retour au Canada (printemps 1909). Malade.
- 1907 Sous le pseudonyme Lionel Montal, *Paysage d'hiver et paysage d'âme* (poésie); voir *Le Semeur*, 7 (déc. 1910) p. 105-106.
- 1909-15 Professeur au Collège de Valleyfield. Séjours aux Archives: Québec, Ottawa, etc.
- 1912 Discours au Premier Congrès de la Langue Française (Québec).
- 1915-20 Cours à l'Ecole des Hautes Etudes commerciales de Montréal.
- 1915-49 Université (Laval) de Montréal. Inaugure et occupe la première chaire d'enseignement de l'histoire du Canada.
- 1917 Maîtrise et Licence ès Arts à l'Université Laval de Québec.
- 1918 30 octobre. Conférence à Boston: *La naissance d'une race*.
- 1919-52 Agrégé de la Société Royale du Canada.
- 1921-28 Directeur de *L'Action Française* (Montréal).
- 1921-28 A l'origine d'une série d'enquêtes sur la vie économique, le bilinguisme, etc. Se rend en Europe et travaille aux Archives de Paris, Londres.

- 1922 13 nov. Conférence au Boston City Club: *Les Canadiens et la révolution américaine.*
- 1927 Chicago. Conférence sur le rôle du clergé au Canada français.
- 1927-50 Cours d'histoire du Canada au Collège Basile-Moreau (Montréal).
- 1928 Séjours aux Archives du Manitoba.
- 1931 Janvier, février. Conférences aux Universités de Paris, Lyon, Lille.
- 1932 Doctorat ès Lettres. Université de Montréal.
- 1933 Médaille Mallet de Bassilan. — Société de géographie commerciale de Montréal.
Médaille de la Société Historique de Montréal.
- 1934 Doctorat en Droit *honoris causa* (Univ. d'Ottawa).
- 1937 Doctorat ès Lettres *honoris causa* (Univ. Laval).
- 1942 Doctorat en Droit *honoris causa* (Univ. de Montréal).
- 1943 Nommé Chanoine honoraire du Diocèse de Montréal.
- 1944 Membre de l'Académie canadienne-française.
- 1945 Fondation du « Renouveau de l'Ancien Québec ».
- 1946 13 déc. Fondation de l'Institut d'Histoire de l'Amérique française.
- 1947 Directeur de la nouvelle *Revue d'Histoire de l'Amérique française.*
- 1948 Médaille Tyrrel de la Société Royale du Canada.
- 1949 Professeur émérite de l'Université de Montréal.
Après 34 ans d'enseignement.
- 1952 9 déc. Médaille et Prix Duvernay.

- 1953 19 janvier. Inaugure la Chaire de civilisation canadienne-française.
Conférence: *L'Eglise facteur de civilisation*.
Insigne de l'Ordre de la Fidélité Française.
- 1955 Hiver. Conférences aux professeurs de l'Université de Montréal, cf. *Rencontres avec Dieu*.
- 1956 17 mai. Fondation Lionel Groulx.
- 1960 3 février. Première cinématographique (Office National du Film): « Le Chanoine Groulx historien ».
— Médaille Gonzague de Reynold.
Membre-correspondant de l'Académie Berrichonne de Bourges, France.
- 1961 Membre honoraire à vie de la Société Historique du Canada.
- 1962 19 février. Médaille du Conseil des Arts du Canada.
Doctorat en Droit *honoris causa* de l'Université Saint-Jean, Terre-Neuve.
- 1963 21 mai. Prix du grand Jury des Lettres.
2 novembre. Médaille Parizeau. Prix Pfizer.
Pour plus de détails, consulter *L'œuvre du Chanoine Lionel Groulx. Témoignages. Bibliographie*. Montréal, Publication de l'Académie canadienne-française, 535 av. Viger. 1964. Volume conçu et réalisé par Victor Barbeau. La bibliographie (1878-30 juin 1963) est l'œuvre de Juliette Rémillard et de Madeleine Dionne.

Je crois de plus en plus à la
survivance de l'histoire, à son rôle
humanisant. Plus l'on parlera
de son accélération, plus les hom-
mes sentiront le besoin de la
richesse d'expérience que repré-
sente une connaissance authen-
tique du passé.

Je crois de plus en plus à la survivance de l'histoire,
à son rôle humanisant. Plus l'on parlera de son accélé-
ration, plus les hommes sentiront le besoin de la richesse
d'expérience que représente une connaissance authentique
du passé.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

SOURCES

N.B. Pour documentation, autographes, manuscrits, livres, articles, cours, discours, conférences, causeries, sermons, contes, romans, poésies, correspondances, préfaces, entrevues, inédits, éditions originales, archives, revues de presse, médailles, prix, etc.: fonds de l'Institut d'Histoire de l'Amérique française et de la Fondation Lionel Groulx, 261, avenue Bloomfield, Montréal.

Pseudonymes:

Jacques BRASSIER, Aloné de LESTRES,
Lionel MONTAL, André MAROIS, David
La FRONDE, AYMERILLOT II.

I. LIVRES

Une croisade d'adolescents. Québec, L'Action Sociale Limitée, 1912. 264p. Réédition entièrement revue. Montréal, Granger Frères, 1938. 255p.

Les Rapailages. Vieilles choses, vieilles gens. Montréal, Le Devoir, 1916. 159p. Autres éditions: Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1916. 139p. — Edition Albert Lévesque, 1935. 135p.; *ibid.*, édition de luxe, 1935. 141p.; éd. Granger Frères, 1943, 1945, 1948. 139p. Rééditions successives à prix populaire. 88e mille.

- Nos luttes constitutionnelles.* Montréal, 1915-16. 5 brochures. Épuisé.
- La Confédération canadienne.* Montréal, Le Devoir, 1918. 265p. Épuisé.
- La naissance d'une race.* Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1919. 294p. — 2e édition en 1930; 3e édition, Granger Frères, 1938. 285p.
- Chez nos ancêtres.* Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1920. 102p. — 2e éd. Montréal, A. Lévesque, 1933. 93p. 3e et 4e (1943). 5e édition, Granger Frères, 1949. 96p.
- Lendemain de Conquête.* Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1920. 235p. Épuisé.
- Vers l'émancipation.* Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1921. 308p.
- L'Appel de la Race* (pseudonyme des 4ères éditions: Alonié de Lestres). Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1922, 278p. 3e édition en 1923; 4e édition, Granger Frères, 1943. 251p. 5e édition (Collection Nénuphar). Montréal et Paris, 1956. 252p.
- Notre Maître le Passé.* Première série. Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1924. 269p. 2e édition (1937), 3e (1941); 4e, Granger Frères, 1946. 298p.
- Dix ans d'Action Française.* Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1926. 273p.
- Le français au Canada.* Paris, Librairie Delagrave, 1932. 234p. Épuisé.
- Au Cap Blomidon* (pseud. Alonié de Lestres). Montréal, Le Devoir, 1932. 239p. 2e éd., Granger Frères, 1943. 239p. 3e éd. (1950), 4e (1953). Editions pour la jeunesse.
- Orientations.* Montréal, éditions du Zodiaque, 1935. 310p.
- L'Enseignement français au Canada, I.* — *Dans le Québec.* Montréal, A. Lévesque, 1931. 323p. 2e éd. (1934); II. — *Les Ecoles des Minorités.* Granger Frères, 1933. 271p. 2e éd. (1936).
- La découverte du Canada. Jacques Cartier.* Montréal, Granger Frères, 1934. 290p. 2e éd. entièrement refondue (Coll. Fleur de Lys). Fides, 1966. 194p.

- Notre Maître le Passé*. Deuxième série. Montréal, Granger Frères, 1936. 305p. 2e éd. (1945).
- Directives*. Montréal, éd. du Zodiaque, 1937. 270p. Réédition à Saint-Hyacinthe, éd. Alerte, 1939. 256p.
- Paroles à des étudiants*. Montréal, édition de L'Action Nationale, 1943. 80p.
- Notre Maître le Passé*. Troisième série. Montréal, Granger Frères, 1944. 318p.
- L'indépendance du Canada*. Montréal, L'Action Nationale, 1949. 175p.
- Histoire du Canada français depuis la découverte*, t. I. Montréal, L'Action Nationale, 1950. 221p. 2e et 3e éd. (1951); t. II, 1951, 1954. 302p.; t. III, 1952. 326p.; t. IV, 1952. 273p. En édition de luxe, *ibid.*, 1951-52. 4 vol. T. III, 2e et 3e éd., Montréal et Paris, Fides, 1960. 228p. T. IV, 2e et 3e éd., Montréal et Paris, 1960. Une quatrième édition en cours (Coll. Fleur de Lys). Montréal et Paris, Fides, 1962- : t. I, 394p. et t. II, 442p.
- Pour bâtir*. Montréal, L'Action Nationale, 1953. 216p.
- Rencontres avec Dieu*. Montréal et Paris, Fides, 1956. 111p.
- Notre grande aventure. L'empire français en Amérique du Nord* (Coll. Fleur de Lys). Montréal et Paris, Fides, 1958. 299p.
- Dollard est-il un mythe?* Montréal et Paris, Fides, 1960. 57p.
- Le Canada français missionnaire* (Coll. Fleur de Lys). Montréal et Paris, Fides, 1962. 532p.
- Chemins de l'avenir*. Montréal et Paris, Fides, 1964. 164p. 4e éd. (1965).
- La grande dame de notre histoire. Esquisse pour un portrait*. Montréal, Fides, [1966]. 61p. — Sur Marie-de-l'Incarnation.
- Constantes de vie* (Coll. Bibliothèque économique et sociale). Montréal et Paris, Fides, 1967. 173p.

II. BROCHURES, ARTICLES, PREFACES, ETC.

Une vingtaine de brochures. Plus de 200 articles signés. Au moins, vingt lettres-préfaces. Plus de 200 compte-rendus,

des chroniques, des in-memoriam, entrevues, conférences, causeries, sermons, etc. Contes (1916-17). Poèmes.

Parmi ces textes, notre choix:

Notre avenir politique, dans *Notre avenir politique* (en collaboration). Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1923, p. 7-31; p. 233-51.

La bourgeoisie et le national, dans *L'Avenir de notre bourgeoisie*. Montréal, éd. de la Jeunesse Indépendante Catholique, 1939; cf. *L'Action Nationale*, 13 (avril, 1939) 291-302.

Pour qu'on vive (pseud.: Jacques Brassier), série d'articles dans *L'Action Nationale*, avril 1933 - sept. 1935.

« L'économique et le national », dans *Directives*, 1937, p. 52-94.

Pourquoi sommes-nous divisés? (Conférence, 29 nov. 1943). Montréal, éd. de l'Action Nationale, 1943. 31p.: *Why are we divided*, *ibid.*, 46p.

« Sur une nouvelle interprétation de l'Histoire », dans *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, 9 (1955) 120-129.

« Ma conception de l'histoire », dans *L'Action Nationale*, 49 (1960) 603-17.

« Religion et humanisme », dans *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, 6 [1961] 23-47.

L'Histoire du Canada. Son enseignement. Montréal, Fondation L. Groulx, 1961. 8p.

« Dollard des Ormeaux », dans *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, 8 (oct. 1964) 107-13.

III. INEDITS

Poèmes. Courts et peu nombreux. Titres de cinq poèmes de collège (1896): *Mon pays natal*, *Mes dix-huit ans*, *Le chant d'un petit colon*, *A une fleur de lilas*, *Mai: mois de Marie*.

Un journal, de Belles-Lettres (1895) au 24 déc. 1904. Cinq cahiers, de formats variés.

Journal de voyage. Récit de voyage en Europe. 1906. 1 cahier.

Manuel d'histoire préparé pour les élèves de Valleyfield de 1905 à 1906. 3 cahiers. Texte important pour l'étude des idées de l'auteur.

Cours d'Histoire du Canada. Plus de 30 cahiers, de formats variés.

Journal de voyage (Europe). 1956. 1 cahier.

Correspondance. Surtout après 1939, transcriptions dactylographiées de plusieurs lettres.

Mémoires. Depuis le 18 août 1958: 7 cahiers (long format) dactylographiés. Autres cahiers en préparation.

Cours, plans de cours; conférences, discours, allocutions, sur des thèmes historiques, patriotiques, littéraires, éducatifs et religieux.

Sermons: textes, notes, plans. Plus de 20 textes à la radio, télévision.

Une vingtaine de *Spicilèges* (Scrapbooks).

IV. Enregistrements sur bande sonore, disque pour la Fondation L. Groulx. RCA Victor, M8-7498. 33 1/3.

V. Prix, médailles, peintures, fusains, photos, souvenirs: Fonds de l'Institut d'Histoire de l'Amérique française et de la Fondation Lionel Groulx.

VI. Film de l'Office National du Film du Canada (oct. 1959). Série Profils et Paysage, no 360. 2 parties de 30 minutes. 16 mm. B + N.

ETUDES

Voir *L'œuvre du Chanoine L. Groulx*, p. 165-89. — Notre choix: A. LAURENDEAU, *Nos Maîtres de l'heure. L'Abbé L. Groulx*. Montréal, éd. de l'A.C.F. 1939. 66p. au fil de la plume. Souvenirs d'enfance. Témoignage de sa mère. O. ASSELIN, *L'œuvre de l'abbé Groulx*. Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1923. 96p. Sur l'homme et son milieu d'action sociale.

Chez les historiens de la littérature canadienne-française: BAILLARGEON, p. 297-303; TOUGAS, p. 122s; VIATTE, p. 164-68.

Sur l'homme et son œuvre: H. d'Arles (1921), Victor Barbeau (1964), J. Bruchési (1964), P. Chaloult (1935), J.

Chapdelaine (1934), G. Frégault (1944), P. Gaxotte (1964), C.-H. Grignon (1933), B. Lafleur (1956), M. Lebel (1963), J.-C. Magnan (1964), E. Minville (1963), G. Pelletier (1926), C. Roy (1924), R. Rumilly (1935), A. Tessier (1946), M. Trudel (1964). Pour références à chacun de ces auteurs, v. *L'œuvre du Ch. Groulx*, p. 165-6. — Aussi, Mason WADE, *Les Canadiens français de 1760 à nos jours* (traduit de l'anglais). (Ottawa), Le Cercle du Livre de France, 1963, II, p. 286-333 (*passim*).

AVANT-PROPOS, DEDICACES, PREFACES.

A tous les apôtres de la jeunesse.

A mes amis les collégiens.

A toute la jeunesse canadienne-française.

(*Une croisade d'adolescents*, 1912, [iii])

*

1912. Sous le pseudonyme Lionel MONTAL, la page avant préface, à la première édition de *Une croisade d'adolescents*.

*Quelle que soit l'horreur des périls où nous sommes,
Ne crains pas, mon pays, les jeunes vont venir !
Ils viennent... c'est leur pas, c'est la moisson des hommes
Qui dore à l'horizon, le champ de l'avenir.*

.....

*

A mon père et à ma mère, à toute la lignée des bons
laboureurs, mes ancêtres, qui, par leur simple et grande vie,
m'ont appris de quoi est faite la noblesse de notre race.

(*L'Appel de la Race*, 1922, p. 5)

*

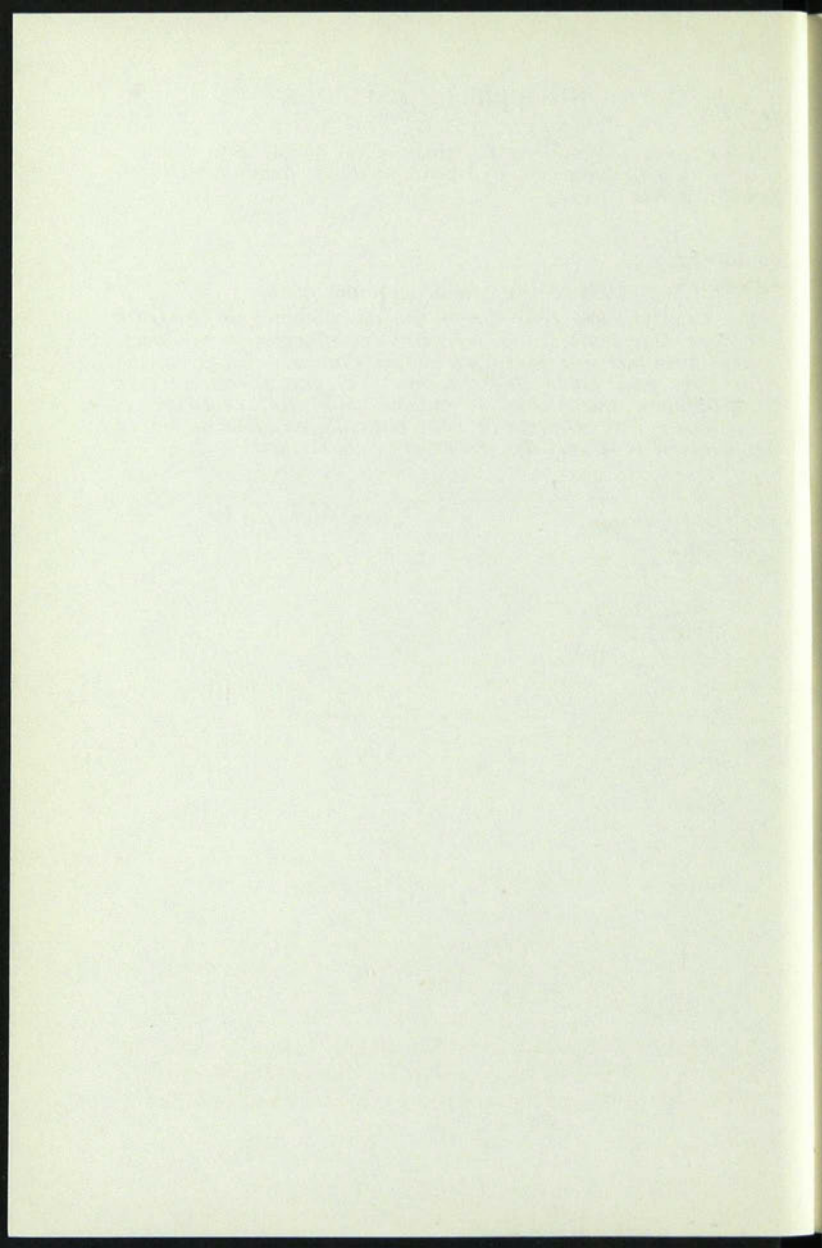
... Les idées que nous exposons ne sont pas nôtres. Elles
sont le bien de tous ceux qui réfléchissent. Elles appartiennent

à ce fonds commun de doctrines qu'un peuple peut oublier, mais au péril de sa vie... (« Un simple mot », dans *Orientations*, 1935, p. 9).

*

1958. *Notre grande aventure*, p. 8.

... J'ai cru que cette histoire où des hommes de leur race cédant, sans doute, à des impératifs économiques et politiques, mais aussi aux sortilèges d'une nature exaltante et à la volonté de faire plus grand qu'eux-mêmes, j'ai cru, dis-je, que ces magnifiques exemplaires d'humanité pourraient peut-être réapprendre à la jeunesse de chez nous, la véritable notion de l'héroïsme et le goût des grands et beaux risques.



{ *Cinquante ans de Confédération* }

Juillet 1917. *Ce cinquantenaire (1867-1917)*, dans *Notre Maître, le Passé*, I, p. 236.

Mais nous, du Canada français, nous, les fils de la race méprisée et spoliée, pouvons-nous nous absoudre de toute responsabilité dans l'avortement de l'œuvre politique de 1867 ? Si le respect du droit est mort en notre pays, pouvons-nous nous en laver les mains dans une eau qui reste propre ? Nous avons scrupuleusement respecté le droit des autres. Avons-nous déployé assez d'énergie à défendre le nôtre ?

{ *Le pays, le vrai pays* }

1918. Montréal. Conférence: *La puissance du Canada*, dans *La Confédération canadienne. Ses origines*, pp. 231-2.

Mais les fondateurs du Canada actuel avaient-ils bien la notion exacte de ce qu'il faut entendre par ces graves expressions de « nation » et de « nationalité » ?

La tâche n'est pas petite dans un pays de constitution fédérale de créer, au-dessus des diversités d'origines, de races et de croyances, ces deux ou trois idées maîtresses, dont parle Brunetière, capables de faire participer quelques millions d'hommes à l'âme d'une patrie et d'être conçues et obéies comme la règle intérieure de leurs résolutions. Mais combien grandit la difficulté dans un pays colonial où les races nouvellement venues sont à peine enracinées au sol ! N'attendons point l'effacement des petites patries locales puisqu'elles n'ont recherché le lien de l'unité que pour mieux défendre leur individualité. Il ne peut donc s'agir que d'une juste subordination de la petite patrie à la plus grande. Et alors l'œuvre urgente pour les conducteurs de ces peuples c'est de faire naître les sentiments communs à tous les groupes et à toutes les races et qui attachent à tout le pays. Qu'ils n'aillent point commettre la folie de déraciner le patriotisme en lui donnant des points d'appui factices. Qu'ils apprennent aux nouveaux venus à reporter sur leur patrie d'élection leur allégeance spirituelle. Le pays, le vrai pays, celui du sol et celui du foyer, celui où l'on vit et où resteront les os des morts, les politiques le feront toujours plus beau, plus prospère, plus bienfaisant; et ainsi ils augmenteront l'orgueil d'y vivre et de s'en réclamer. Puis, du respect des serments jurés et du partage égal de la liberté, ils feront naître la fraternité des races. Plus que les échanges commerciaux et plus que les relations intellectuelles, l'intégrité des droits de chacun maintenue par la volonté de tous perpétuera la solidarité nationale. Si cet accord des groupes existe dans la fierté commune d'appartenir au même pays, la nationalité nouvelle va s'ébaucher d'elle-même et rapidement. Que les éducateurs, les chefs et les maîtres de la pensée s'emploient seulement à donner des formules précises aux états d'âme nouveaux, aux aspirations qui jaillis-

sent du sol. L'on verra alors se dégager et se cristalliser ces formes originales inhérentes à toute association humaine vivant sous les mêmes institutions politiques, sous le même ciel, dans la fraternité du même effort et du même idéal.

{ *La solidarité des vivants et des morts* }

A la suite d'une conférence (8 mai 1919). *Chez nos ancêtres*, 1re éd. 1920, pp. 84-85. Editions ultérieures modifiées.

C'est à l'église et autour de l'église néanmoins qu'était vécue le plus intensément la vie paroissiale. Le clocher domine tout dans la paroisse, comme la foi domine tout dans les âmes. L'Église, nos pères savent encore mieux que nous combien elle leur est bien-faisante et maternelle. Dans les premiers temps, quand le temple n'était pas encore bâti, n'ont-ils pas vu l'Église s'installer un peu partout, avec ses rites et ses mystères, dans la chaumière canadienne ? N'était-ce pas l'Église, du reste, qui, à elle seule, constituait alors la communauté paroissiale ? Qui donc faisait le lien et le gouvernement entre toutes ces familles apparentées par larges groupes, c'est vrai, mais indépendantes les unes des autres et dispersées le long des côtes ? Point d'institutions municipales pour élever au-dessus de la masse quelques chefs et établir le lien en communauté. L'Église est le seul centre, le curé est le seul chef qui ramène à l'unité les petites communautés familiales. Et il se trouve que la seule autorité qui se présente à ces groupes, pour les lier entre eux et pour leur suffire, même dans l'ordre matériel, leur apparaît avec le carac-

tère sacré. Le principe d'autorité s'imprime ainsi plus fortement dans l'âme de nos pères. Et quelle cohésion sociale ne devait pas exister entre ces familles pour qui la charité et la solidarité se transposaient dans l'ordre surnaturel et que la foi faisait se sentir étroitement liés jusqu'avec leurs morts !

{ *Chez nos ancêtres* }

1920. *Chez nos ancêtres*. 4e édition. 1943, pp. 91-92. Voir Olivar ASSELIN, *L'œuvre de l'abbé Groulx*, pp. 80-81.

Les sociologues ne trouveraient-ils point charme et profit à monographier, comme M. Léon Gérin l'a commencé, en de magistrales études, ce type de société presque cloîtrée, société paternelle et paroissiale, qui ne s'est développée dans le Nouveau-Monde qu'en empruntant à elle-même, à son milieu géographique, à ses hérédités paysannes, françaises et chrétiennes ? Dans ces petites collectivités baptisées, pratiquant les sacrements et la prière en commun, groupées autour de leur église qui a reçu chacun de leurs membres sur les fonts baptismaux, qui a vu devant son autel s'échanger l'anneau des fiançailles, qui garde autour d'elle les tombes des ancêtres, où l'égalité de fortune, de soucis et de labeurs s'incline et s'ordonne sous l'autorité du prêtre qui est celle de la religion et de la morale, les sociologues trouveraient peut-être la démocratie sans phrases, avec les freins qui la conditionnent, avec la discipline qui crée de l'ordre et de l'avenir.

L'état social des vieux Acadiens a tenté les méditations de Raynal, de Rameau et de bien d'autres. Pourquoi notre vieille société de la Nouvelle-France n'aurait-elle point parmi nous ses admirateurs qui deviendraient ses historiens ? Pour découvrir ces richesses du passé, nous n'aurions qu'à faire cesser notre indifférence inexcusable pour les choses de notre pays, qu'à perdre une bonne fois pour toutes notre état d'âme d'émigrés à l'intérieur. Il ne s'agit point, comme on nous le fait dire stupidement, de cesser nos relations avec la France, et de prétendre à une sorte d'indépendance intellectuelle. Mais il s'agit bien, par exemple, de ne pas faire aboutir la culture au déracinement et de ne plus tant mépriser ses compatriotes et la patrie canadienne, par ignorance ou par manie d'exotisme.

{ *Les Canadiens de 1774* }

1920-21. *Vers l'émancipation*, pp. 296-297. A propos de l'Acte de Québec.

... Dans notre passé, il paraîtra superflu de l'affirmer, ce fut une étape souveraine, le premier pas vers l'émancipation. Nos ancêtres avaient eu à choisir, ou de se perpétuer comme groupe ethnique autonome, ou de se laisser rapidement absorber par la race du conquérant. Ils viennent d'opter pour leur survivance française. Ils ont cru et ils ont fait admettre qu'aucune raison d'Etat, aucune nécessité publique ne conféraient aux nouveaux possesseurs de ce pays des droits sur l'âme de leur race. A l'existence du greffon, ils ont préféré celle de la pousse indépendante, se sentant

d'une sève trop riche pour renoncer au vieux tronc originel. Cette décision, ils l'ont prise, dans une absolue indépendance d'esprit, à l'heure où la puissance française subissait une éclipse en Europe, alors que la Grande-Bretagne s'élevait à une fortune prodigieuse. Ils ont cédé à l'instinct profond de la vie qui détermine tous les peuples à la défense de leur personnalité, à la préservation de leur fonds substantiel. Par cela même la volonté des ancêtres, grave et obligatoire comme un testament, expression de ce qu'il y avait de plus impérieux dans l'âme de la race, a fixé la ligne de notre histoire, le sens de notre tradition historique. Aujourd'hui comme autrefois la loi suprême de notre vie est d'agir dans le même sens. Le commandement du passé nous impose de conserver notre caractère ethnique, de nous dégager de plus en plus de tous les liens qui enchaîneraient notre âme et, dans le respect de nos devoirs et des contingences politiques, de nous acheminer vers la plus parfaite autonomie. « Aucune nation », a dit Joseph de Maistre, « n'est destinée par la nature à être sujette d'une autre ». La loi de la conquête ne saurait peser éternellement sur notre race. Une heure vient où parvenue à l'âge adulte, une nationalité peut céder à l'instinct naturel qui la pousse vers l'indépendance. ...

Le mot RACE

1919. Préface (en deux versions) à *La Naissance d'une race*, p. 7 (édition 1919) et p. 10 (3e édition, 1938).

Première édition

... Le mot race ne prétend point ici à son sens rigoureux. Il n'en veut pas moins exprimer la personnalité bien nette, bien caractérisée, d'un groupe ethnique qui est le nôtre. Nous constituons une histoire et des traditions qui nous sont propres, mais aussi par des caractères physiques et moraux déjà fixés et transmis avec la vie, dès la fin du dix-septième siècle...

Troisième édition

D'aucuns nous ont fait grief de ce mot « RACE », terme qui serait impropre et prétentieux appliqué au peuple canadien-français. Prestement, ils nous ont renvoyé aux rigoureuses définitions des ethnologues. Avons-nous besoin de le dire ? Nous n'entendons nullement parler ici de cette chose à peu près inexistante qu'est une *r a c e* anthropologique. « Variété dans la famille française », disons-nous: voilà où s'arrête notre prétention, ne requérant pour l'historien que le loisir de parler comme tout le monde.

L'Appel de la Race

Edition originale: 1922. — Deux textes firent beaucoup de bruit. Voir l'importante introduction de Bruno LAFLEUR, à la cinquième édition, Collection du Nénuphar, pp. 56 et 77.

1

{ Jules de Lantagnac au Collège }

L'Appel de la Race (Collection du Nénuphar), p. 99. Entretien avec le Père Fabien.

— Mon Père, vous oubliez une chose: que je suis sorti du collège, moi, aux environs de 1890. Qu'ai-je entendu, jeune collégien, puis étudiant, aux jours des fêtes de la Saint-Jean-Baptiste? Interrogez là-dessus les jeunes gens de ma génération. Demandez-leur quels sentiments, quelles idées patriotiques gonflaient nos harangues sonores? La beauté, l'amour du Canada? La noblesse de notre race, la fierté de notre histoire, la gloire militaire et politique des ancêtres, la grandeur de notre destin, pensez-vous? Non pas; mais bien plutôt les avantages des institutions britanniques, la libéralité anglo-saxonne, la fidélité de nos pères à la couronne d'Angleterre. Celle-là surtout, notre plus haute, notre première vertu nationale. Quant au patriotisme rationnel, objectif, fondé sur la terre et sur l'histoire, conviction lumineuse, énergie vivante, chose inconnue! avait continué l'avocat... La patrie! un thème verbal, une fusée de la gorge que nous lançions dans l'air, ces soirs-là, et qui prenait le même chemin que les autres... Ah! que l'on nous soit indulgent! avait enfin supplié Lantagnac. On n'a pas le droit d'oublier

quels tristes temps notre jeunesse a traversés. Sait-on que, dans le monde d'alors, l'état d'âme, l'attitude du vaincu, du perpétuel résigné, nous étaient presque prêchés comme un devoir ? qu'oser rêver d'indépendance pour le Canada, qu'oser seulement parler de l'union des Canadiens français pour la défense politique ou économique, nous étaients représentés comme autant de prétentions immorales ? Le sait-on, mon Père ?

Lantagnac avait raison...

2

{ *Jules de Lantagnac*
au Parlement d'Ottawa }

Ibid., pp. 234-6.

... En moins d'un instant l'homme s'était trouvé debout...

« Quel but veulent donc atteindre les persécuteurs du français au Canada ? » s'écriait-il, tourné vers la rangée des ministres. « Veulent-ils, à tout prix, ébranler jusqu'en ses fondements l'édifice si péniblement construit il y a cinquante ans ? Je les ramène ici à l'évidence de quelques réalités : sur toute la ligne immense qui nous sépare de nos voisins du Sud, nous manquons de frontières naturelles. D'un océan à l'autre la géographie confond nos territoires. Les frontières n'existent qu'à l'intérieur de notre pays qu'elles séparent en trois zones impénétrables. Et ce ne sont pas là, hélas ! nos seuls éléments de divisions. Le Canada occidental est libre-échangiste ; le Canada oriental, protectionnis-

te. Vous, Anglo-Saxons, vous êtes impérialistes; nous, fils du Canada, sommes avant tout Canadiens. Quel est donc l'aveuglement criminel des hommes politiques de ce pays qui, à toutes ces menaces de rupture, ajoutent délibérément le choc redoutable des conflits religieux et nationaux ? »

« Oui, reprenait le député de Russell, les persécuteurs détruiront peut-être la confédération canadienne, en tuant la foi de mes compatriotes aux institutions fédératives, en ruinant le principe de l'égalité absolue des associés, principe qui fut le fondement de notre alliance politique. Car j'en avertis cette Chambre, notre race est trop fière pour accepter d'être brimée indéfiniment, sous la constitution qui ne lui a donné que des égaux en ce pays. J'avertis également les hommes ambitieux qui nourrissent peut-être contre nous des desseins plus malfaisants, je les avertis de bannir de leur esprit les espoirs chimériques: notre race est trop forte pour succomber à leurs coups. Nous ne sommes plus, Dieu merci, la poignée de vaincus de 1760. Nous sommes un peuple de trois millions, maître incontesté d'une province du Dominion quatre fois plus étendue que les Iles britanniques. Nous sommes la nationalité la plus fortement constituée de tout le continent nord-américain. Nul, parmi les groupements humains établis au-dessus de la ligne quarante-cinquième, nul ne possède une homogénéité plus parfaite que la nôtre; nul ne s'est mieux acclimaté à l'atmosphère du Nouveau-Monde; nul n'a plus de traditions, ni de plus vigoureuses institutions sociales. Après plus d'un siècle et demi de conquête le peuple de Québec reste un peuple de langue et d'âme aussi françaises qu'aux temps anciens de la Nouvelle-France. Et si des fragments amorphes de la nation allemande ou de la pauvre nationalité polonaise ont pu triompher de la puis-

sance assimilatrice de nos formidables voisins, est-il au pouvoir de quelques milliers de persécuteurs d'écraser une race qui plonge ses racines au plus profond du sol canadien, comme l'érable, son symbole immortel ? »

{ *La solidarité française* }

Conférence prononcée et publiée à Paris, 1922.
Notre Maître, le Passé. 2e série, Montréal, Granger Frères, 1945, pp. 300-302.

Parce que les Canadiens français sont des gens susceptibles, ils trouvent encore à s'étonner des jugements sommaires qu'en France l'on porte sur leur province, sur leur nationalité, jeune encore, mais l'une des plus vieilles du nouveau monde, et d'une physionomie quelque peu compliquée, et qu'il convient peut-être de ne pas juger sur l'unique foi d'un roman, ce roman fût-il un chef-d'œuvre...

Parce que les Canadiens français sont susceptibles, ils n'aiment pas, non plus, que l'on fasse à leur pays le rang d'une simple colonie de la couronne, non plus qu'à ses habitants celui de sujets de deuxième zone dans l'empire britannique. Le Canada n'est pas une colonie si, par ce mot, il faut entendre une simple dépendance, une pure annexe politique, économique, intellectuelle, de la métropole. Le Canada est un Dominion, un Etat libre, un *free state*, comme on a prononcé le mot récemment au sujet de l'Irlande. Le Canada a sa constitution propre; il se gouverne lui-même; il fait lui-même ses traités de commerce; il frappe d'un droit

d'entrée, si la chose lui plaît, les marchandises du Royaume-Uni; il participe librement aux guerres de l'empire; il ne se rattache à la métropole que par le lien politique qu'il veut bien maintenir. Pour nous, de l'Etat français du Québec, notre dépendance à l'égard de l'Angleterre est encore moindre. Nous n'empruntons rien ou presque rien à la métropole anglaise, de sa vie intellectuelle, morale ou sociale; c'est dans le Québec que le sentiment autonomiste s'affirme le plus vigoureusement. Et si notre loyauté à la couronne britannique demeure toujours intacte, la jeune génération n'y met aucune ferveur superflue.

Pourquoi n'ajouterais-je pas une dernière observation, quelque délicate qu'elle soit? Il a fait peine aux Canadiens français que leur attitude pendant la guerre n'ait pas toujours été comprise par une portion de l'opinion française. A-t-on toujours bien vu ce qu'elle fut, en réalité, cette attitude? S'est-on suffisamment rendu compte que les plus graves problèmes de notre politique intérieure et extérieure nous l'ont imposée? Notre malheur voulut, hélas! que la pensée du Québec parvînt au public de France, odieusement faussée par les agences de presse anglo-juives, puis travestie par des journalistes français accusés depuis lors d'être à la solde de l'étranger et qui, en nous, haïssent premièrement notre catholicisme. En somme, nos soldats tombés en France l'auraient pu dire: que demandions-nous à nos adversaires de là-bas, sinon d'aller au front sans nous exposer à nous faire tirer dans le dos en notre propre pays, puis de participer à la guerre comme un Dominion libre, non pas comme un Etat-serf de l'empire?

Ces difficultés de notre vie en Amérique feront, du reste, comprendre à la France, pourquoi nous lui de-

mandons un peu de son appui moral, un peu de cette charité intellectuelle que la vieille mère-patrie, toujours chevaleresque, prodigue si généreusement à de jeunes nations qui ne sont pas même de son sang. Là-bas, aux côtés de nous, nous voyons opérer la solidarité anglo-saxonne, la solidarité germanique, la solidarité irlandaise, la solidarité espagnole. Pourquoi ne verrions-nous pas opérer la solidarité française ?

{ *Le Canada des patries* }

1931: *L'Enseignement français au Canada. I — Dans le Québec*, pp. 302-3. — A l'origine de ce livre, un cours à la Sorbonne (hiver 1931).

... Qu'il y ait une patrie canadienne au-dessus des petites patries provinciales; que les petites patries aient le devoir de collaborer à la prospérité de la grande; que les universités aient un rôle à tenir dans la formation de l'esprit canadien; que, pour ce grand objet, elles puissent entre elles collaborer légitimement; et que, pour l'avantage commun, se doive établir une certaine équivalence des parchemins universitaires et professionnels, personne n'en disconvient. Mais que l'Etat canadien soit un Etat fédéral et nullement un Etat unitaire; que les provinces y aient le droit constitutionnel d'y vivre d'une vie autonome, d'y garder les droits et les privilèges de leur diversité; que, parmi ces privilèges, figure au premier rang le particularisme scolaire; et que, de toutes les provinces, nulle n'est plus liée à ce particularisme que le Québec catholique et canadien-français, personne, non plus, n'y saurait contredire. Réprouver par conséquent toute forme de

provincialisme en affectant d'ignorer les grandes réalités, les droits imprescriptibles que ce mot recouvre, et tenir cette attitude ou ce langage dans celle de toutes les provinces de la Puissance qui a pratiqué jusqu'à l'oubli de soi — nous ne voulons pas dire jusqu'à la sottise — l'esprit fédéral, c'est, peut-être, par le temps qui court, faire preuve de largeur d'esprit, mais c'est, non moins sûrement, faire œuvre antiquébécoise et anticanadienne...

{ *L'humanisme à vivre* }

1931: *L'Enseignement français au Canada. I* —
Dans le *Québec*, pp. 307-8.

... L'humanisme ! une méthode, une discipline pour former l'homme en ses qualités essentielles, mais aussi l'homme de chaque époque et de chaque milieu. Que l'humanisme, ou plutôt les humanités doivent être autre chose qu'une glissade sur les textes, autre chose qu'une gymnastique plus musculaire qu'intellectuelle à travers les éléphantins dictionnaires; qu'au fond des textes anciens ou modernes, elles aient à faire découvrir la pépite d'or des idées, l'art et la civilisation qu'ils gardent en leur linceul de pourpre, rien de plus sûr. Qu'aussi bien, à l'heure actuelle, les humanités se doivent incorporer d'autres disciplines, cela paraît également incontestable. Notre vieille conception qui les réduisait à la culture gréco-latine, est sûrement par trop étriquée...

{ Sauver le spirituel }

1931: *L'Enseignement français au Canada. I — Dans le Québec*, pp. 314-5.

... A mesure que monte en un pays le progrès matériel, il faut que monte aussi, comme un correctif et comme un suprême ordonnateur, le progrès moral. Et comment donc la hiérarchie des valeurs serait-elle préservée si, en ses programmes, l'enseignement public manquait à le faire ?

Il n'est jamais vrai, d'ailleurs, que la victoire d'un peuple tienne exclusivement ni même principalement à la façon dont il s'adapte à la vie économique et parvient à y exceller. Au surplus, la pire illusion, pour un peuple, c'est de rêver d'adaptation ou d'évolution contre la loi de son histoire et de son être. Vouloir exceller partout, comme les Anglo-Saxons, autant qu'eux et sur les mêmes points qu'eux, c'est, pour le peuple canadien-français, une manifeste utopie. Dieu, qui a fait les races diverses, ne les a point également faites pour les mêmes activités, ni pour les mêmes triomphes. Chaque civilisation ou chaque culture a ses points de faiblesse et ses points d'excellence. C'est par l'ensemble qu'entre toutes, la compensation, l'équilibre se rétablit. Et c'est en excellant dans le sens de son génie particulier qu'une nation atteint, comme un individu, son plus haut point d'originalité, qui est aussi son plus haut degré de puissance...

{ *Un portrait: Jean Bérubé* }

1932. Sous le pseudonyme ALONIE de LESTRES, « un divertissement de vacances, un dérivatif à des tâches plus austères... J'ai voulu aussi me donner le spectacle du jeune homme, tel que je l'ai aimé et tel que si ardemment je l'ai souhaité à notre race: héros de volonté et d'action, ambitieux de vastes entreprises, surhomme de la foi »: page liminaire, *Au Cap Blomidon*, avec l'extrait qui suit, p. 214.

... Jean Bérubé est de ces fortes et loyales natures qui, dans leur vie, ne peuvent voir, sans un étonnement douloureux, une seule ligne brisée ou inachevée. Un jour, à dix-sept ans, revenu récemment du collège, il en était à prendre sa première leçon de labour. Son père qui marchait près de lui, sur le guéret, le voyant hors d'haleine, lui dit: « Repose-toi ». — « Non, avait répondu le jeune homme, un sillon coupé en deux est un sillon qui risque de n'être pas droit. » Certaines paroles, certains gestes annoncent un caractère. Toute sa vie, Jean Bérubé serait l'opiniâtre qui aurait l'horreur des tâches à demi faites, qui voudrait mener jusqu'au bout son coup de charrue.

{ *Pour un humanisme « canadien »* }

1933. *L'Enseignement français au Canada. II — Les écoles des minorités*, pp. 250-1.

La question pourrait s'élargir bien davantage. La dualité ethnique et linguistique pose incontestablement

au front du Canada un vigoureux cachet d'originalité. Elle l'oppose à l'uniformité américaine. Et c'est déjà un mérite de quelque importance que d'ajouter à la personnalité morale d'un pays et de faire qu'entre lui et son voisin, la frontière soit autre chose qu'une simple ligne géométrique. Mais allons encore plus outre. Moins que jamais, une culture, si riche soit-elle, ne saurait se concevoir comme un système clos, confinée à l'exploitation de son seul fonds, n'empruntant qu'à soi-même. L'humanisme n'est ni anglais, ni français, ni allemand; il est européen, occidental, humain, tous les pays civilisés lui ayant fourni quelque élément. Il s'ensuit donc que toute culture qui s'isole est, en un certain sens, une culture qui s'étiôle. Or, par ses trois millions de citoyens d'origine française, le Canada détient cet appréciable avantage de posséder chez lui l'actif et naturel propagandiste de l'une des plus grandes cultures européennes. Par la seule collaboration intellectuelle de l'une de ses races, la pensée française peut circuler d'un océan à l'autre chez lui, lui apporter tous les jours son stimulant fécond, vital. Ne craignons pas de dire toute notre pensée. Le service est d'un tel ordre; il importe à ce point au bien commun de la nation que, non seulement, en faveur de ceux qui le rendent, crée-t-il un droit très haut et très précis à toutes leurs libertés culturelles, mais encore et corrélativement ce service impose-t-il à l'Etat fédéral, pourvoyeur du bien commun, un impérieux devoir de protection. La culture française fait partie du trésor collectif de la nation canadienne; et ce trésor, non seulement l'Etat n'a pas le droit de le diminuer ni de le dilapider, mais, bien plus, il a l'obligation stricte de le protéger et de l'accroître pour le bien de ses nationaux.

{ *La civilisation « canadienne »* }

1933. *L'Enseignement français au Canada. II — Les écoles des minorités*, p. 256.

La civilisation canadienne ne sera et n'aura de grandeur que si chaque race reste soi-même, produit l'œuvre de son âme originale, l'une et l'autre se rencontrant et s'harmonisant toutefois par les pointes, par ce qu'elles auront puisé à la même source, à la même patrie, à une histoire commune, et, dans une certaine mesure, à un idéal commun. En deux mots: rapprochement pour se mieux comprendre et collaborer, oui; rapprochement pour se plagier et se fusionner, non. Osons nous en persuader une fois pour toutes: la nationalité canadienne-française conquerra l'opinion anglo-canadienne, comme toute nationalité conquiert le droit à la vie et au respect: par la démonstration de sa vigueur interne, de son aptitude à vivre d'une vie à la fois riche et autonome. Ne jamais rêver que d'une culture serve, dont toute la gloire serait de vivre d'emprunts perpétuels, qu'est-ce autre chose, sinon tout le contraire d'une attitude conquérante? Les Canadiens français auraient grandement tort de l'oublier: ce n'est point par la part d'Anglais qu'ils portent en eux qu'ils intéressent les Anglo-Canadiens, mais bien par ce qu'ils ont de proprement français.

{ *Solidarité économique* }

« L'inquiétude de la jeunesse et l'éducation nationale », discours prononcé à Québec, le 6 juin 1933, publié dans *Orientations*. Voir pp. 95-6.

Autour de nous, tous les peuples, tous les groupes

ethniques, anglo-saxons, juifs, pratiquent instinctivement la solidarité économique. Les raisons ne manqueraient pas aux Canadiens français de pratiquer autant que les autres à tout le moins cette sorte d'entraide. Ils n'ont pas le droit d'ignorer qu'en portant leur appui ou leur argent à des industries ou à des maisons de commerce étrangères, ils ferment non seulement l'avenue du succès, mais l'accès du travail à leurs fils et à leurs filles. Ils ne peuvent ignorer, non plus, qu'en se privant de la puissance financière, ils compromettent leur vie spirituelle; ils édifient des dictatures qui pèseront lourdement sur leur vie, accroîtront, chez le petit peuple, sa mentalité de vaincu. Le peuple canadien-français sait ou devrait savoir ces vérités, car elles sont pour lui de salut public. Cependant, de l'aveu unanime, nul peuple ne pratique moins que lui la solidarité et sous quelque forme que ce soit...

{ *Ma responsabilité* }

« L'inquiétude de la jeunesse et l'éducation nationale », discours prononcé à Québec, le 6 juin 1933, publié dans *Orientations*. Voir p. 98.

... Pour ma part j'en fais l'aveu en toute franchise: j'aime mieux me trouver parmi les marchands de réveille-matin que parmi les trafiquants de pendules à retardement. J'essaie de faire, mesdames, messieurs, qu'une génération qui est la mienne ne porte pas, devant la génération qui nous suit, la responsabilité lourde et amère de n'avoir rien compris de son temps, de n'avoir rien vu ni rien prévu, génération d'endormis et d'apathiques, qui, à l'heure où la maison brûle par

leur faute, se trouvent comme d'instinct parmi les curieux du trottoir, à regarder les pompiers éteindre l'incendie.

{ *Étudiants, et trustards* }

Mars 1934. « L'esprit étudiantin », lettre à J.-C. M. (*Le Quartier Latin*), publiée dans *Orientations*. Voir p. 197.

... Car, ne nous faisons pas illusion: des étudiants qui auraient traversé l'université sans avoir jamais donné une once de dévouement à une œuvre nationale ou religieuse, ni même nourri le moindre rêve d'action sociale, feront demain des « professionnels » de l'espèce que l'on sait: des exploiters de leur profession, des machines à empocher des piastres. Ils nous feront de ces dirigeants, dépourvus de vraie foi et de sens social, qui, à l'heure où les révolutionnaires de tout poil, socialistes, communistes et « trustards », tirent sur la société à boulets rouges, ne savent nous défendre qu'en se jetant du côté des pires révolutionnaires: les « trustards ».

{ *Langue: culture et art* }

« Langue et survivance », mémoire lu au Congrès de la Société Saint-Jean-Baptiste, le 25 juin 1934, paru dans *Orientations*. Voir pp. 204-5.

... *En quel sens la langue est-elle un efficace moyen de survivance ?*

Voici, de ce point de vue, les trois conceptions que l'on peut se faire, chez nous, de la langue française. On peut la concevoir:

Comme un *simple moyen de communication* entre groupes français d'Amérique ou entre gens du même groupe;

Comme un moyen ou un *véhicule* de culture française;

Comme une forme d'art, ou mieux, comme l'*expression* d'une âme ou d'une culture française.

Or il tombe sous le sens que ce n'est point à garder la langue à l'état de *simple moyen de communication* entre nous que nous avons chance de survivre. ... Nous le savons tous: parler un français quelconque où l'on arrive à se comprendre est parfaitement compatible avec une âme de transfuge.

Il faut donc nous rabattre sur les deux autres conceptions de la langue: la langue, *moyen* ou *véhicule* de culture; la langue, *forme d'art*, ou *expression* d'une culture. Entendons par là que, dans le premier cas, la langue apporte à nos âmes, la grande richesse spirituelle qu'est la culture française; et que, dans le second cas, elle produit cette richesse, elle forge des œuvres d'art, qui deviennent, par un cercle bienfaisant, véhicules de culture à leur tour.

La langue ne peut devenir toutefois véhicule de culture qu'à une double condition. Il y faut une perfection notable de l'instrument qui le mette en mesure d'accomplir son œuvre de transmission. Et il faut,

chez le sujet, pour parler comme les philosophes, un certain état de réceptivité. En termes clairs, ceux-là seuls ont vraiment accès parmi les nôtres, un accès immédiat et fécond, à la culture française, qui savent assez le français et sont assez français d'esprit pour s'appropriier ou s'assimiler, par l'histoire ou la littérature, quelques parcelles au moins de la richesse spirituelle de la vieille France ou du Canada français.

{ *Les appuis d'un Québec français* }

« L'éducation nationale à l'école primaire », conférence aux Trois-Rivières, le 4 juillet 1934, publiée dans *Orientations*. Voir pp. 123-4.

... Bien des fois, je me suis plu à le dire: le Québec a charge d'âmes. Mais, cette fois encore, avons-nous réfléchi à toutes les obligations d'un aussi glorieux apostolat ? Nos minorités attendent de nous beaucoup plus et beaucoup mieux que le secours occasionnel en temps de persécution. De nous, elles espèrent et elles ont droit d'espérer que, dans notre vie publique, nous leur donnions d'abord le bon exemple, un exemple de dignité. Et cela veut dire qu'il serait temps de leur épargner le scandale trop prolongé d'un pays français au visage anglais. Nous pourrions de même nous passer l'air d'entretenir des doutes, une foi molle, sur les vertus pratiques de notre culture et sur l'opportunité de la perpétuer. Mais, plus encore, nos minorités ont-elles le droit d'espérer que nous sachions leur créer un foyer de vie intellectuelle et morale robuste où il leur soit loisible d'alimenter leur indigence et d'appuyer leur faiblesse. Bref, ce qu'elles attendent de nous, c'est un té-

moignage décisif: celui d'un peuple français osant et sachant démontrer que subsister à la française, en Amérique du Nord, n'implique ni chimère ni résignation à la médiocrité.

{ *Langue, âme et foi ?* }

« L'éducation nationale à l'école primaire », conférence aux Trois-Rivières, le 4 juillet 1934, publiée dans *Orientations*. Voir p. 154.

... Au lieu de parler de langue et de foi, j'aime mieux parler d'âme et de foi. Et j'indique cette autre formule à tous ceux-là qui, sous prétexte de haute spiritualité, estiment négligeable la formation nationale, idéalistes aux horizons de caverne, qui se figurent que le catholique peut se passer d'être homme. L'éducation catholique importe, certes, beaucoup plus que l'éducation nationale, et celle-là est la première condition de celle-ci; mais il y a aussi, entre les deux, échange d'influences. Et qu'on en soit bien persuadé: le jour où le Canadien français, faute d'une éducation qui l'aurait développé en grandeur, n'aura plus le courage de rester de sa race, il sera bien près de n'avoir plus le courage de rester de sa foi. Le catholique n'est pas un être abstrait; et ce serait chimère que d'espérer greffer la foi sur un fantôme humain. Et je veux dire par là que l'abdication nationale supposerait en notre peuple un tel esprit de démission et d'abandon, une telle déchéance morale que, dans les âmes déformées ou dévastées, nulle autre foi ne saurait plus habiter qu'une foi moribonde.

{ Idéal et action }

« Pour qu'on vive », causerie à la Palestre Nationale (Montréal), 30 octobre 1934, publiée dans *Orientations*. Voir p. 233.

Quant à moi, je dis: ayez d'abord confiance dans l'action en profondeur. Commencez par le commencement. Formez par l'éducation la conscience collective, le sens national. Donnez à une génération un idéal véritable. Que cet idéal ne soit pas seulement la conservation de la langue, mais la formation d'un climat spirituel, d'une culture française, d'un Etat français. Et vous aurez réalisé une immense réforme: vous aurez créé l'idée-force, qui, guidée, inspirée de haut par la foi, nous fera nous construire une vie véritablement organique, splendidement hiérarchisée.

{ Indéfectible espérance }

« Pour qu'on vive », causerie à la Palestre Nationale (Montréal), 30 octobre 1934, publiée dans *Orientations*. Voir pp. 238-239.

Pour ma part, si je ne refuse pas de voir l'inquiétante réalité, je suis de ceux qui refusent de mourir. Tant qu'on n'aura pas supprimé, balayé d'un coup brutal l'histoire qui est derrière nous et qui vit et qui agit en nous; tant qu'on ne nous aura pas coupés de nos racines françaises; que nous garderons le ferment de notre culture, c'est-à-dire la rare faculté pour un peuple de penser clair; tant que nous n'aurons pas renié notre

foi, lumière inspiratrice, vie des vies, capable de redresser en nous tous les ressorts détendus, je reste de ceux qui se cramponnent à l'indéfectible espérance.

Et il y a la jeunesse. En dépit de l'effroyable atmosphère que nous lui avons fait respirer, la jeunesse n'est pas résignée. Elle n'accepte pas la démission sans grandeur que lui proposent certains politiciens. Et cela, j'estime que c'est un miracle.

L'autre soir, je rencontrais au parc La Fontaine trois petits écoliers de onze à treize ans: écoliers d'une espèce particulière. Après avoir suivi des cours toute la journée dans leur école en bas de la rue Ontario, ils s'en allaient à une école du soir dans le nord de la ville. Leurs livres sous le bras, ils s'arrêtèrent un instant devant le monument La Fontaine. L'un dit: « C'est le monument La Fontaine ». Le deuxième: « C'est un beau monument ! » Le troisième, cambré, et l'œil illuminé: « Je voudrais bien être à sa place ! » Je voudrais bien être à sa place ! Mot d'enfant, mais mot ambitieux qui annonce peut-être une nouvelle génération.

{ *Un chef, une idée-force* }

« Notre avenir en Amérique », discours à Manchester (U.S.A.), 30 juin 1935, publié dans *Orientations*. Voir pp. 297-298. L'auteur commente une expression de Emerson, « l'appel du héros ».

... La première qualité qu'en tout cas nous exigeons de nos chefs de demain, ce sera qu'ils aient la foi, la foi en notre survivance, en notre destinée, et qu'ils

l'aient assez pour que chaque matin l'on ne soit pas obligé de se demander s'ils l'ont encore. « Le héros », a dit Emerson, est « un homme immuablement concentré ». Qu'est-ce à dire, sinon que nos chefs seront les hommes d'une foi, d'une idée ardente et claire, ou, comme j'ai dit un jour, d'une mystique ? Une mystique ! Là seul, pour le chef, réside le secret des prises toutes puissantes sur les masses. Et il serait bon de s'en souvenir. Ni l'agitation, ni le dévouement, ni l'argent, ni votre presse, ni vos sociétés nationales, ni vos écoles, fissent-elles ensemble tous les prodiges du monde, ne remplaceront l'idée-force agitée par le chef. Ainsi le veut l'éternelle psychologie: on ne meut la volonté individuelle ou collective qu'au nom d'une idée ou d'une passion déguisée en idée. Et la puissance de séduction et d'entraînement de l'idée se doit même proportionner à l'effort que l'on sollicite. Consultez notre histoire; elle abonde en sacrifices perdus et en efforts avortés, non parce que le petit peuple n'aurait pas travaillé, ou qu'il aurait manqué de dévouement; mais parce qu'une pensée organisatrice n'a pas assez travaillé par en haut, pendant que le petit peuple peinait en bas. ...

{ *Un devoir de civilisation* }

« Avant-propos » dans *L'éducation nationale*. (En collaboration, une enquête de *L'Action Nationale*)
Montréal, Edition Albert Lévesque, 1935, pp. 21-22.

... *Nous ne songeons pas égoïstement à notre seule province, à notre seule nationalité. Et l'on verra assez, au cours de ces études, que nous ne cédon's guère aux*

puériles idéologies du racisme. Sans doute, est-ce notre espoir de restaurer la fierté de notre peuple, de lui donner une telle volonté de puissance qu'on perde contre lui le goût de vaines offensives. Mais cette fin nous apparaît aussi souhaitable de le faire s'acquitter envers le Canada de son devoir de civilisation. Et c'est par où l'éducation nationale reprend sa dignité et sa plénitude. Car si les Canadiens français ont à rendre à leur pays un devoir ou un service spécial de culture, il est manifeste que ce n'est ni comme mi-anglais ni comme mi-français qu'ils le lui rendront, mais à la condition de n'admettre qu'une façon d'être pour eux et qui est d'être eux-mêmes vigoureusement.

{ *Se garder libre* }

9 février 1935. Québec. Causerie: *Nos positions*, éd. de l'Action Catholique, 1935. (cf. *Orientations*, pp. 240-75).

« Je ne suis qu'un pauvre homme qui regarde passer, par sa fenêtre, le train de la vie. Je suis un homme de cabinet... Il ne m'arrive jamais d'être au pouvoir. Ma seule bonne fortune est de n'être au pouvoir de personne. Cela me permet de garder une pensée libre... » (p. 8 de l'édition originale, la seule à reproduire cette incise).

{ Pour un État français }

1

1937. « Pour ceux-là seulement qui savent lire », dans *Directives*, 1re éd., p. 13.

Mon attitude à l'égard des institutions de 1867 n'offre pourtant point d'ambiguïté. Je suis pour la Confédération. Mais j'attends que l'on me montre le précepte divin ou humain qui nous impose de nous y laisser étrangler. Ottawa n'existe point pour soi-même ni pour soi seul. Nous resterons dans la Confédération; mais la Confédération devra se concilier avec notre volonté de survie et d'épanouissement français. Et la formule exige bien autre chose que le respect du bilinguisme fédéral et notre juste part dans le fonctionnarisme canadien. Province française, nationalité française, nous ne pouvons le rester, sans une certaine autonomie législative et administrative, en particulier dans l'ordre économique et social. En ce domaine, Ottawa devra donc cesser de nous forger des entraves. Un pays vaste, divers comme le Canada, ne saurait au surplus s'orienter vers une centralisation ou une rigidité accrue des pouvoirs fédéraux. « Etat français » pourrait donc signifier demain un plus haut point d'autonomie provinciale qu'auront à sanctionner les prochaines réformes constitutionnelles.

2

D'une causerie reconstituée par l'auteur, au Congrès des jeunesses patriotes, Montréal, 13 septembre 1936: « Labeurs de demain », dans *Directives*, 1re éd., pp. 131-134; 2e éd., pp. 121-124.

Le devoir certain, où il n'y a pas de risque de se tromper, ni de perdre son effort, c'est de travailler à la création d'un État français dans le Québec, dans la Confédération si possible, en dehors de la Confédération si impossible. Là réside le moyen d'atteindre notre bien humain, et, peut-être, s'il n'est pas trop tard, de redresser la Confédération...

Jeunes gens, soyez-en toutefois persuadés: un État français ne se créera pas tout seul. Les idées marchent, mais à condition qu'elles trouvent des porteurs. Les pires ennemis de l'État français, les plus hostiles à cette idée, vous pouvez déjà le constater, ce ne seront pas ceux que vous auriez pensé; ce seront vos propres compatriotes canadiens-français. Un long asservissement politique puis national, nous a pliés, habitués à la servitude, a fait de nous une nationalité hésitante, pusillanime. Avant d'avoir le simple courage d'accepter son avenir, notre peuple a besoin d'une rééducation politique et nationale.

Par conséquent, ne vous en laissez pas imposer, jeunes gens, par les timorés qui vous disent: « Votre État français, faites-le, si vous voulez; mais n'en parlez point. » C'est oublier, dans la vie d'un peuple, le rôle organisateur des idées d'importance centrale, leur valeur d'idéal et d'impulsion. C'est demander à un

peuple un vaste, un immense et long effort, tout en lui refusant le stimulant, la mystique, aptes à solliciter cet effort.

Ne vous en laissez pas imposer, non plus, par les clameurs intéressées qui vous prêtent le cri de race, un nationalisme agressif. Un Canada français ne serait dirigé contre personne. Ce serait tout uniment, et je ne cesserai de le redire, l'acte d'un peuple qui aurait retrouvé la ligne de son histoire. Ce serait une œuvre de constructeurs qui penseraient d'abord à faire acte de grands civilisés. Dans le chœur des nations américaines, ils voudraient mettre une partition française. Et, cette partition, pour la gloire de la culture humaine, ils la voudraient originale et belle. D'une ambition de cette qualité, qui peut bien avoir à se plaindre ? Il serait extraordinaire qu'en cette province, tous les groupes ethniques aient le droit de faire leurs affaires et que nous n'aurions pas le droit de faire les nôtres; que tous les autres aient le droit à leur destin; et que, seuls, les fils les plus anciens, les plus authentiques du pays, seraient empêchés de se réaliser. Au surplus, jeunes gens, nul besoin, pour accomplir votre destin, de vous adonner à une œuvre de haine, à un nationalisme intempérant. La haine est antichrétienne et d'efficacité négative. Construire contre les autres fait souvent oublier de construire pour soi. Haïr les autres ne suffira pas à nous faire secouer leur domination. Le mieux serait de cesser de nous haïr nous-mêmes. Je ne vous demande donc pas de vaincre par la violence. Je vous demande de vaincre par les armes d'une jeunesse catholique et française: la probité, l'intelligence, le travail, la ténacité, l'audace généreuse. Je vous dirai même: ne précipitez rien. Soyez patients. Forgez lentement, solidement les organes du futur Etat. Qu'il naisse, pièce par pièce, les unes et les autres har-

monieusement agencées, comme jadis, sur l'enclume du forgeron divin, s'assemblait l'armure de Minerve.

Ne vous en laissez pas imposer, enfin, par quelques grands esprits de chez nous qui trouvent petits, mesquins, ces soucis, ces rêves provincialistes et qui prétendent y substituer leur rêve transcendant de centralistes. Depuis quand mesure-t-on les œuvres humaines, selon le mètre des latitudes et des longitudes ? Travailler à la survivance d'un grand Canada — nous ne renonçons pas pour autant à ce travail — c'est travailler à faire durer et grandir, en somme, une entité économique et politique, une grandeur de chair...

3

Finale d'un cours intitulé *Préparation des Jeunes à leurs tâches prochaines* et professé à Vaudreuil devant un groupe de jeunes, 15 août 1937; dans *Directives*, 1re éd., p. 270; 2e éd., pp. 249-250.

Moi-même j'espère, parce que vous êtes là. Souvent ma génération aura pris pour des aubes de résurrection ce qui n'était que des feux de paille. Le mouvement actuel de la jeunesse me paraît plus étendu, plus profond qu'il n'a jamais été. Travaillez; formez-vous; unissez-vous. Je vous le répète encore une fois: les idées ne marchent pas toutes seules; elles marchent si on les porte; on les porte par la parole, par l'imprimé, les livres, par l'action, par la prière. Portez-les loin; portez-les persévéramment. Pensez parfois à la légende du Chevalier des Croisades oublié en faction aux portes d'une citadelle d'Orient et retrouvé, deux cents ans plus tard, pétrifié, à son poste.

{ *Ville-Marie: Montréal !* }

7 déc. 1939. Outremont, Québec. Conférence: *Ville-Marie joyau de l'histoire coloniale*. Montréal, éd. Le Devoir, 1940, p. 3.

Il y a quelque vingt ans, à l'heure de mes premiers contacts avec l'Histoire, j'esquissais de Ville-Marie un tableau dont j'extraits ces quelques lignes:

« Ville-Marie ! Mot qui évoque un paysage d'histoire héroïque où flotte une atmosphère de légende. En aucun point de notre pays l'on ne vit pareille floraison d'héroïsme dans un décor aussi surnaturel. Jamais réalité ne ressembla plus à la fiction... La petite cité grandit dans un décor militaire. De temps à autre, une alerte survient: dans la forêt prochaine des coups de feu retentissent, de sanglants corps-à-corps s'engagent. Le soir, un, deux, trois noms manquent à l'appel; le deuil maintient les âmes dans les habitudes tragiques... »

Dans le temps, cette page d'histoire parut à beaucoup d'un lyrisme un peu juvénile. Aujourd'hui, plus familier avec la technique de mon métier et plus soucieux d'objectivité historique, je n'enlèverais rien à ce tableau, pas même son cadre doré.

{ *Impossible neutralité de l'historien* }

25 mars 1941. *Vers l'émancipation*, pp. 8-9.

L'indépendance de l'esprit devient difficile et périlleuse à l'historien canadien-français qui entreprend

de juger la conquête anglaise et ses méthodes de gouvernement. Ce n'est plus d'être indulgent qu'on lui sait mauvais gré, c'est d'être juste. Les hommes souffrent malaisément que l'on applique aux puissants les règles de la morale commune.

... Nous ne confondons point l'impartialité avec la neutralité. L'histoire est un acte moral, non affranchi par conséquent des finalités suprêmes. Notre ambition et notre droit sont de l'écrire et de l'enseigner comme doivent le faire un catholique et un Canadien français. L'historien doit travailler et penser avec toute sa personnalité; s'il fait « le neutre et l'indifférent », dirons-nous avec Bossuet, « il abdique sa qualité d'homme ».

Paroles à des étudiants

Fin mars-début d'avril 1941, journées d'étude avec étudiants de Montréal, d'Ottawa et de Québec.
Paroles à des étudiants. Montréal, 1941.

Dans la hiérarchie des sentiments patriotiques, notre premier, notre plus haut sentiment d'amour doit donc aller, pour ce qui nous regarde, Canadiens français, à notre province de Québec (p. 52).

... L'Etat central doit travailler *immédiatement* à son œuvre d'unité et de coordination, et *médiatement* au bien des provinces (p. 53).

En confédération, le provincialisme n'est pas une insurrection contre l'Etat central. C'est l'attitude la plus légitime: c'est une attitude constitutionnelle (p. 54).

Nous ne serons de bons Canadiens qu'en étant d'abord de bons Canadiens français (p. 55).

Avant tout, ressaisir, restaurer la famille, lui faire des conditions de vie qui remettent en honneur la natalité (p. 60).

Parmi tant de mirages qui, dans la turbulence de ce nouveau monde, font tourner les têtes les plus fermes, arrachent les hommes à leurs traditions, à leur race, notre histoire est notre suprême refuge: elle nous restitue notre identité française: elle nous y attache opiniâtrement. Discipline de résurrection, addition du passé au présent, la culture historique est de soi une force synthétique qui ne manque à faire jaillir une vie agrandie que par la faute d'impuissants (pp. 70-71).

Soyez mieux que des esprits linéaires, qui ne se développent que dans un sens. Ambitionnez d'être des esprits synthétiques, concentriques. Acquérez la compétence dans le cadre et sous l'influx de la culture générale. Hors de là, — pourquoi vous rappelé-je cette banalité? — point de compétence ni de spécialisation qui vaille. Les nations qui ont voulu trop pragmatiser ou trop spécialiser leur enseignement en reviennent après d'amères constatations (p. 73).

Quelques succès ou quelques triomphes que vous réserve la vie, que votre première fierté soit vos enfants (p. 77).

Vous qui priez Dieu pour le relèvement de notre petit peuple, demandez-lui de nous envoyer l'un de ces hommes merveilleux, un chef qui ne nous abandonnera pas à mi-chemin... (p. 79).

{ Demeurer en latinité }

2 mai 1948. Séminaire de Sainte-Thérèse (Québec).
Causerie: « Professionnels et culture classique »,
dans *Pour bâtir*, p. 39.

... Aujourd'hui que nous pouvons en juger avec plus d'expérience et plus de maturité d'esprit, allons-nous abandonner la forteresse latine ? Avons-nous des raisons décisives d'en sortir ? La quitter, cela signifierait, ne l'oublions pas, une différence, une distinction de moins entre notre entourage et nous — et pourquoi nous le cacher ? — un large trou dans notre cuirasse d'irréductibles français. Donc problème de survie. Et le moins que nous puissions demander aux réformateurs, ne serait-ce point de ne pas traiter ces questions à la légère ? Toute réforme d'enseignement veut dire une réforme d'esprit. On parle de simple bifurcation de programme. Ne pourrait-on tout aussi bien parler d'une bifurcation de notre avenir ?

Le Québec dans la Confédération

1949. Extraits d'une conférence publiée dans
L'indépendance du Canada, pp. 167-175.

Admettons-le: il y a crise, chez nous, de la conscience nationale. Quelques-uns imputent le malaise aux complexités de notre système ou régime politique. Impossible, disent-ils, de jamais posséder, chez nous, une notion nette de la patrie et de la nationalité. A qui accorder notre allégeance ? A la province ? A l'Etat

fédéral ? Au Commonwealth ? — quand on ne se rend pas jusqu'à l'empire. Il semble que le bon citoyen, au Canada, ce ne puisse être que le patriote à trois ou quatre patriotismes, dont le plus orthodoxe serait le plus centrifuge, le moins centré sur la terre natale. Laquelle de nos multiples patries a prééminence sur l'autre ? Par-dessus tout, au point de départ, nous, d'origine française, allons-nous nous entêter indéfiniment à rester et à nous appeler Canadiens français ? Face à la réalité politique et nationale, on nous le crie de tous côtés : un seul type de Canadien ne serait-il pas admissible, celui que l'on désigne en termes si élégants, le Canadien « tout court » ?...

Au reste, les partisans de l'unité nationale à tout prix, et surtout au prix que nous seuls aurons à solder, finiront-ils par comprendre que les Canadiens français ne peuvent se comporter, en regard de la Confédération et surtout du pouvoir fédéral, de la même façon que leurs compatriotes des autres provinces ? Ils ne le peuvent, pour cette raison majeure, qu'en face de ces entités politiques, eux et leurs associés, ne sauraient se ramener sur tous les points au même dénominateur. La chose n'était point possible en 1867. Et c'est pourquoi, au lieu de l'« Union législative », nous avons eu l'union fédérative. La chose n'est point davantage possible en 1949, parce que le centralisme politique d'Ottawa n'est pas plus acceptable au Québec, en 1949, qu'il ne l'était il y a quatre-vingt-deux ans. A l'heure actuelle, les autres provinces peuvent s'opposer, de façon diverse, au centralisme outaouais. Elles ne s'y opposent point, pour les mêmes motifs que le Québec. D'un côté les motifs ne se haussent guère au-dessus de l'ordre politique et économique. De l'autre, à ces mêmes motifs, il en faut ajouter d'ordre supérieur, d'un caractère moral et culturel, motifs élevés, impé-

rieux, qui engagent l'honneur et la vie d'un peuple et d'un Etat. Les Anglo-Canadiens n'ont rien à craindre, ni pour leurs croyances, ni pour leur droit, ni pour leur culture, du centralisme de l'Etat fédéral. Nous, Canadiens français, une expérience chèrement acquise nous l'a appris: nous avons tout à craindre. Et l'expérience gardera son poids d'or aussi longtemps qu'en politique la clairvoyance vaudra mieux que la naïveté, et que, pour la sauvegarde de ses plus chers intérêts, il vaudra mieux s'en charger soi-même que d'en charger le voisin ou, encore, le *fair play* britannique.

...

Et voilà pourquoi, fort de toutes ces constatations et de toutes ces certitudes, je fais mienne la déclaration de M. Chapais: « Avant tout nous sommes des citoyens de notre province ». Et honni soit qui mal y pense ! Ce n'est pas là, comme se plaisent à le dire les faux alarmistes, nous fermer les portes sur le monde et sur l'avenir. On aime répéter, de ce temps-ci, que le Canada fait le pont entre les pays britanniques et les Etats-Unis. Le rôle qui attend, pour sa part, le Canada français, serait-il tant à mépriser ? Les Etats-Unis ne sont pas seuls en Amérique et dans le monde. Et à mesure qu'ils seront coincés par les pays communistes, ils l'apprendront davantage. Dans cet univers de demain, quel rôle enviable ne pourrait pas tenir un petit peuple comme le nôtre, si, par sa culture catholique et française, il sert déjà et servira de plus en plus de point de jonction entre tous les peuples latins de l'Europe et ceux des Amériques du Centre et du Sud !

Ce n'est pas là non plus de l'étroit provincialisme; c'est se soumettre à la réalité constitutionnelle et politique; c'est accepter, d'un cœur loyal, la hiérarchie de ses devoirs. Ce n'est pas là davantage se refuser à

l'union nationale. Soyons Canadiens. Soyons-le, comme nous l'avons toujours été, plus et mieux que bien d'autres, nous qui n'avons jamais eu deux patries mais une seule: le Canada; nous qui avons respecté mieux que tous les autres la lettre et l'esprit de la Constitution canadienne. Canadiens, soyons-le politiquement, par une allégeance sincère au pays canadien, à l'Etat canadien, dans la mesure où le bien commun de toutes les provinces a le droit de l'exiger. Mais, par droit et par devoir, restons Canadiens français. Ce qu'on ose appeler parfois une « culture canadienne » n'existera qu'à la condition, pour les deux grandes races de ce pays, d'exceller chacune dans le sens de ses innités. Il ne devrait plus être nécessaire de rappeler ce que peuvent devenir langues et cultures bâtardes. En art, comme en toute chose, on n'est quelqu'un et l'on ne produit puissamment qu'à la condition d'être soi-même et de l'être vigoureusement. Qu'on se rassure: Anglo-Canadiens et Canadiens français trouveront encore un vaste champ où collaborer. Ils pourront communier à l'amour de la même patrie, de la patrie unique enfin, libre, indépendante. Pour elle, ils pourront encore nourrir les mêmes rêves de grandeur, collaborer à la formation d'un esprit canadien, opposé à tout colonialisme, à tout impérialisme, à toute tutelle étrangère. Ils pourront communier à l'amour des mêmes institutions politiques, à une intelligence plus ouverte des mêmes libertés. Ils pourront faire effort commun pour se mieux comprendre, pour s'emprunter les uns aux autres, ce qui serait véritable et réciproque enrichissement; ils pourraient s'animer à faire régner d'un bout à l'autre du Canada les mêmes notions de droit et de justice, le même idéal de fraternité humaine et chrétienne. Tout le reste, mâtinage, mariage, fusion de cultures, à quoi nous invitent des prédicants plus naïfs sans doute que méchants, tout le reste n'est que rêve

creux, dangereuse chimère, inspirés bien moins par un sain réalisme politique que par certaine doctrine centraliste, qui a pris son origine l'on sait où. Prenons garde à ces ambitions illusoires qui ne pourraient aboutir, en ce pays, qu'à l'extinction de la culture du plus faible, ou provoquer, dans l'âme d'un peuple resté fier, d'inexpiables sursauts.

{ *La femme canadienne-française* }

23 oct. 1949, à Nicolet. Conférence: « Qu'attend de vous le Canada français », dans *Pour bâtir*, pp. 195-6.

... La mort guette les peuples où les familles trahissent le premier de leurs devoirs. Pour vivre, pour garder nos positions, on vous l'a dit cent fois: nous ne pouvons compter, nous, sur l'immigration; nous ne pouvons compter que sur nos berceaux et sur le courage de la Canadienne française. Si vos aïeules, mesdemoiselles, avaient fait comme font aujourd'hui beaucoup de leurs descendantes, il n'y aurait plus de peuple canadien-français; ou il ne resterait plus qu'une poussière de peuple. C'est pour la même raison que vous avez l'étrange spectacle de grands peuples qui dépensent des milliards pour défendre leur vie sur les champs de bataille, pendant qu'entre deux guerres, ils s'acharneront à se détruire de leurs propres mains, par la pratique du suicide national à leurs foyers, quitte, du reste, à la première alerte, et pour se tirer du péril, à faire appel à tous les peuples du monde qui ont le courage de se faire des enfants.

{ *La force de vivre* }

1952: finale de l'*Histoire du Canada français depuis la découverte*, t. 4, pp. 241-242; 4e éd. 1960, II, p. 408.

... Pour les Canadiens français, a-t-on écrit, l'heure est venue des « choix profonds »; ils en sont sûrement à une épreuve de forces. Ils auraient besoin, semble-t-il, de repenser les problèmes fondamentaux de leur vie et peut-être même de retrouver leur âme. Un peuple ne vit pas du seul parfum resté au fond d'un vase vide. ... On voudra pourtant ne pas l'oublier: s'attacher irrévocablement à ses lignes de force, vivre son histoire en ligne droite, n'est pas seulement affaire d'intelligence; c'est d'abord acte de volonté, effort conscient et long. Une Renaissance ne sera pas le fruit de l'unique chance. Chaque génération, depuis 1760, a dû mériter de rester française. Celle d'aujourd'hui ni celle de demain ne le resteront à un moindre prix. Les Canadiens français sont-ils, comme l'a pu dire Toynbee, le *Coming People in the Americas*? Seule la Providence de Dieu le sait. Ce que nous savons, c'est que, dans le monde d'aujourd'hui, un peuple de quatre millions d'âmes ne peut se flatter de durer qu'à force de vivre.

{ *Pourquoi j'espère* }

14 sept. 1953. Québec. Conférence: « Survivre ou vivre? », dans *Pour bâtir*, pp. 148-9.

... Parce que je crois l'heure grave et que j'aime trop les miens pour leur cacher ce qui me paraît d'ur-

gente vérité, tout simplement j'ai essayé d'avoir un brin de courage. D'ailleurs n'allez pas tirer de tout cela de trop désolantes conclusions. Je ne suis pas un pessimiste. Je ne suis pas un défaitiste. Je suis un homme inquiet. Et je voudrais faire partager mon inquiétude, à tous mes compatriotes, et particulièrement aux sentinelles, aux veilleurs sur les remparts. Je n'ai jamais ambitionné le rôle de Cassandre. Je ne crois rien irrémédiablement perdu. Seulement je demande — et tout cela je le demanderais à genoux, si c'était nécessaire, — je demande qu'on ouvre les yeux où il importe qu'on se les tienne ouverts, quelle que soit l'atonie ou la sclérose de l'opinion publique. Je demande que, sous prétexte de remonter les courages, on ne les endorme pas dans un optimisme trompeur. Je demande qu'on cesse de servir à notre peuple, aux jeunes générations canadiennes-françaises, une éducation nationale à la dose minima. Et, tout cela, encore une fois, je le demande, parce que, à mon sens, ce n'est pas à l'heure où le navire touche l'écueil qu'on consulte sa boussole et qu'on sonde les fonds.

Pour le reste, quand j'aurais perdu ma foi en tous les hommes, il me resterait une ressource qu'on ne m'ôtera jamais: mon espoir en la Providence de Dieu qui, tant de fois, aux pires impasses de notre histoire, nous a sauvés et souvent malgré nous. Le fera-t-elle encore? Je le crois, je l'espère, pour tant de prières qui s'élèvent du fond du cœur de nos meilleurs croyants, et je le sais, du fond même des cloîtres. Dans l'économie actuelle de la rédemption du monde par le Christ, je ne vois pas de raison pour laquelle un peuple catholique, fidèle à sa mission apostolique, s'en irait à la décadence ou à la mort. Non, je ne puis me mettre dans l'esprit que nous soyons l'une de ces petites civilisations éphémères destinées tout au plus à servir de ma-

tériaux à quelque grande civilisation en voie de naître. Je me refuse à penser, en dépit de nos misères, que nous serions devenus la vigne du cantique du prophète, la vigne si soignée, si choyée par Dieu et qui, pour être devenue stérile ou ne donner que du verjus, aurait mérité la réprobation divine, la vigne que Dieu ne voudrait plus ni cultiver, ni tailler, la vigne foulée aux pieds et sur laquelle il serait défendu aux nuées de laisser tomber la pluie. Nos petits missionnaires répandus de par le monde répondent ici pour nous. Et c'est par eux que j'espère. Car si j'aime mon petit pays, notre petit peuple, pour les liens du sang et de l'histoire qui m'attachent à lui, et pour la forme d'humanisme ou de culture qu'il pourrait incarner, je l'aime d'abord parce que, dans le drame du monde, depuis le Christ, il tient un rôle essentiel: celui d'un magnifique missionnaire de la foi.

{ *Économie gardienne de la langue* }

21 nov. 1953. Discours: « Au soir de mon cinquantième de sacerdoce », dans *Pour bâtir*, pp. 213-4.

... Je soutiens tout autant qu'il faut, au Canada français, une vie économique gardienne de la langue et de la culture et par conséquent de la foi. La servitude, de quelque nom qu'on l'appelle, ne saurait être, pour un peuple, un état ni normal ni sain. Un peuple qui n'est plus celui d'hier mais qui, en sa masse, est devenu un peuple de prolétaires, et vous savez de qui je veux parler, ne peut être contraint d'apprendre une langue seconde pour gagner une chose aussi nécessaire que

son pain et garder quand même la fierté de sa langue maternelle. Il ne peut, en son esprit, refuser toute valeur pratique à sa culture, ne plus lui réserver qu'un attachement sentimental, que cette culture ne devienne bientôt l'affaire d'une élite, et de quelle élite, et pour combien de temps ? J'oserai même demander si un peuple de prolétaires peut avoir indéfiniment sous les yeux le spectacle des grandes réussites matérielles, l'étalage de la force et de la richesse, l'exercice du commandement, s'habituer à ne voir en tout cela que des privilèges interdits aux gens de sa foi et garder intact le prestige de cette foi ? Non, un problème ne peut mettre en péril toutes nos structures, qu'il ne prenne cette gravité. Je sais que j'aborde là des questions extrêmement délicates et de solution peu facile. Mais je songe qu'une nation et sa culture ne sauraient tout de même se passer d'un minimum vital. Et j'aimerais qu'on me dit si notre survivance est possible sans aborder ces problèmes courageusement, bien en face. L'histoire, en tout cas, m'a appris une chose et c'est qu'une nation subsiste et garde puissance de se renouveler, aussi longtemps qu'en son tuf profond, elle garde son type, sa personnalité, mais qu'aussitôt ce type détruit, l'anémie spirituelle entraîne l'anémie physique et la nation s'en va. Les nations, sans doute, ne sont pas immortelles; mais est-il dans l'ordre qu'elles meurent avant d'avoir vécu ?

{ *J'attends...* }

Extrait d'une lettre inédite. — Vaudreuil, 20 sept., 1958.

Vous êtes bien aimable et surtout bien charitable

de vous occuper d'un vieillard qui n'a pas même su disparaître à temps. Le Bon Dieu me réservait, sans doute, l'humiliation d'assister à la faillite de ma vie. La pénitence est salutaire, comme tout ce qui nous vient d'en haut. C'est pourquoi le pessimisme amer n'a pas de prise sur moi. Sans doute, la situation ne me paraît pas gaie. J'attends toujours, et sans la moindre malice, les grandioses architectures que les jeunes générations vont édifier sur nos pauvres constructions démolies. Mais enfin, l'histoire qui m'a appris certaines choses, comme vous dites, me rappelle que l'avenir n'est pas le simple lendemain d'hier. Et les vieilles générations, tout comme les fauves, ont à se méfier de leurs jugements sur ce qui n'est pas de leur temps. Je vous sais infiniment gré quand même de me fournir encore quelques illusions, les dernières, à coup sûr, que j'emporterai avec moi et dont vous serez responsable.

L. G. ptre

Dollard !

27 avril 1960. Montréal. Causerie: *Dollard est-il un mythe?* pp. 7-8.

... Pour certaines gens, Dollard est devenu un ennemi personnel. Historiens et apprentis-historiens, et à leur suite, petits Messieurs imberbes ou barbons — car il y en a — qui se feraient coller à un examen élémentaire d'histoire canadienne, ont leur siège résolu-

ment fait sur l'événement historique et ils s'en expriment du ton le plus péremptoire et le plus tranchant, comme si le ton tranchant avait si souvent tranché quelque chose. Dollard ! pour d'autres gens que vous savez, un héros, un nom prestigieux à brandir pour le recrutement des naïfs en temps de guerre. La guerre finie, une « *veste de cuir* » d'avant le temps, un « *bandit* » à renvoyer au bagne de l'Histoire. Phénomène, hélas, d'un peuple décadent que cet acharnement à salir son lit et à détruire sa propre histoire.

Mais passons...

Religion et humanisme

11 janvier 1961. Dans *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, 6.

Qu'appelle-t-on humanisme ? Le mot à lui seul, fait penser à un accomplissement de l'homme et même à une sorte d'exaltation. Le mot, au surplus, engage, on l'a dit, toute une métaphysique. Il évoque, en réalité, l'être humain, s'efforçant à un dépassement. Ainsi déjà l'entendait Aristote. Ne proposer à l'homme que l'humain, enseignait le philosophe grec, c'est trahir l'homme. Selon le sens admis de nos jours, l'humanisme, c'est encore l'humain appelé au surhumain, sollicité par un sommet. Ce pourrait être, enseigne-t-on, une méthode ou si l'on veut, une haute pédagogie, un art, par quoi l'homme se pourrait rétablir dans sa perfection totale, dans sa grandeur originelle. Enrichies de tout ce que peuvent fournir la nature, les forces du monde, la culture, la civilisation capitalisée par les siè-

cles, nos espèces se dépasseraient elles-mêmes et dépasseraient de haut le temps et l'univers. Voyons à tout le moins, dans l'humanisme, un noble effort de l'homme pour une ascension vers ce qu'il y a de plus humain dans l'homme (p. 23).

... les civilisations meurent de leur déséquilibre interne, de leur impuissance à relever les ultimes défis. Elles meurent, dirons-nous, du péché contre l'Esprit (p. 31).

... Ne tournons le dos à rien, ne trahissons aucune de nos traditions issues de la foi. Souvenons-nous que les jeunes nations surtout ne peuvent se livrer aux expériences hasardeuses; elles n'ont pas le droit de jouer avec leur destinée (p. 32).

{ Votre Québec, votre chance }

1964. L'auteur marche maintenant vers ses 87 ans. « Les tâches exaltantes », dans *Chemins de l'avenir*, pp. 105-7.

Pour redonner cœur et foi à cette jeunesse, je dus presque partout reprendre de vieux thèmes, de toutes simples démonstrations, faire appel aux plus évidentes réalités. Mes jeunes amis, leur disais-je, auriez-vous oublié que tout de même vous habitez une province qui a la stature géographique des grands États et qu'en ce Québec qui vous paraît si minable, l'on pourrait loger à l'aise la France, la Belgique et la Hollande ? Ce pays, vous ne pouvez le nier non plus, prend rang matériellement parmi les plus riches du monde, en tout

cas, du Canada. Le Québec possède la plus vaste et la plus opulente forêt de toutes les provinces canadiennes, quoique affreusement dévastée, je le concède, par les compagnies forestières venues de l'étranger. A cette forêt, ajoutez des ressources hydrauliques d'une valeur encore inévaluée; ressources prometteuses pour un peuple actif, désireux de se pourvoir des puissantes industries. Jusqu'à ces derniers temps l'on disait le sous-sol québécois plutôt pauvre en richesses minières; ces valeurs moins qu'à moitié découvertes dépassent déjà les plus audacieux calculs. Le Québec possède, il est vrai, peu de terre arable: superficie suffisante néanmoins pour que, scientifiquement cultivée, elle puisse nourrir, au sentiment des experts, une population d'au-delà vingt millions d'habitants. Voyez donc ce que la technique contemporaine accomplit en Israël où l'on est en train de faire fleurir le désert. A toutes ces richesses, votre Québec peut encore joindre un ornement incomparable, le fleuve Saint-Laurent, toute la partie navigable de l'une des grandes routes commerciales du monde, la plus longue et la plus large ouverture de l'Amérique du Nord vers l'océan et vers les pays des plus éclatantes civilisations. Oui, magnifiques richesses, me direz-vous peut-être, mais qui ne sont plus à nous. Qui vous empêche de les reprendre? Nous ne serions pas le premier peuple de ce monde qui aurait résolu de se « décoloniser ». Nous avons déjà repris nos ressources hydrauliques. Pourquoi pas les autres?

Je disais encore à cette jeunesse: Dieu vous a fait naître d'un pays d'Europe qui est l'un des pays des plus hautes cultures et des plus fines civilisations. La culture française n'est peut-être pas au-dessus de toutes les cultures de ce monde; elle y occupe, à coup sûr, l'un des premiers rangs. Qui empêche qu'avec les moyens modernes, elle ne soit et ne reste la maîtresse,

l'éducatrice de votre esprit ? Qu'attendez-vous pour lui prendre quelques-unes au moins de ses qualités foncières : son souci de clarté, d'équilibre mental, son insatiable recherche des formes du grand art ? Et ce n'est pas devant le spectacle de la France d'aujourd'hui que vous estimerez le génie français revêché aux techniques modernes. Alors pourquoi hésiter entre les deux cultures qui sollicitent notre petit peuple ? Pourquoi fleureter dangereusement avec une autre culture déjà marquée, à ce qu'il semble, par les signes d'un premier déclin, culture qui ne nous est pas connaturelle, et ce, à un âge où vous n'êtes pas encore assez adultes, assez enracinés dans votre humus intellectuel pour assimiler à haute dose des apports étrangers ?

Et vous êtes nés catholiques. Le savez-vous ? Et le savez-vous assez ? Vous me l'accorderez : l'avantage est tout de même d'un certain prix que d'entrer dans la possession d'une foi qui proclame, en chacun de nous, la primauté de l'âme, la qualité d'homme en sa plénitude, ce par quoi nous dominons de haut la création, je veux dire tout le cosmos. « Si vous sàviez le don de Dieu... » Et vous me l'accorderez encore : cet avantage est vôtre, en vaut la peine, qu'en la synthèse qui fait l'essence de toute civilisation humaine, nous possédions les principes qui en ordonnent les composantes et confèrent à l'ensemble l'équilibre essentiel et durable.

Voilà votre chance, jeunes gens. Voilà votre pays, votre culture, votre foi. Et vous seriez moroses ! Je sais d'autres jeunessees, d'Afrique ou autres pays en éveil, qui, devant pareilles perspectives, exulteraient de joie. Hélas, j'entends dire que nos finissants de collège, que la jeunesse universitaire secrètent le plus désolant scepticisme, s'abandonnent aux critiques mes-

quines, à un puéril anti-cléricalisme, à toutes les formes du négativisme et de l'infantilisme intellectuel...
Quoi donc, qui donc vous a fait cette âme ?

{ *États associés, indépendance ?* }

1964. *Chemins de l'avenir*, pp. 116-7.

L'indépendance, on le voit, pose des problèmes dont il ne faut pas se dissimuler la gravité. Tant et tant que l'on en vient à se demander si la solution des États associés que nous avons appelée tout à l'heure la « solution moyenne », ne serait pas la solution au moins temporaire. Elle serait plus qu'une étape vers l'indépendance; elle suppose déjà l'indépendance, ne retenant au plus, au-dessus des deux groupes d'États qu'une ombre de lien fédéral. La solution aurait aussi pour avantage de moins effaroucher nos voisins de gauche et de droite. Elle vaudrait mieux, ce nous semble, que ce fédéralisme « coopératif » dont l'on nous parle depuis quelque temps. Comment coopérer efficacement ? Nous sommes si différents qu'une législation commune ne peut devenir, pour le Québec, et sur maints points, que violemment oppressive. En 1841, au moment de l'Union du Bas et du Haut-Canada, alors que nous étions plus jeunes et plus faibles, nous avons fait l'essai de cette sorte de législation mi-commune, mi-autonome. On sait avec quel retentissant échec. Ce même essai, nous l'avons renouvelé partiellement depuis 1867, mais pour quel fâcheux aboutissement ! Entre un Québec constamment forcé d'afficher une désagréable dissidence et un Québec associé, mais traitant avec

l'autre sur le pied de l'Etat souverain et pour un minimum de sujets, de quel côté, vers quelle solution et dans l'intérêt de tous, ne pas pencher ? Nous posons le problème; la solution importe à d'autres. Quoi qu'il adienne, cette autre solution demeure inéluctable que le jour où le Canada français aura acquis la nette conviction qu'il ne peut, sans l'indépendance, s'épargner le suicide, il n'aura plus qu'à ramasser ses énergies et à faire face au défi. Nulle nation, si petite soit-elle, n'a l'obligation, encore moins le devoir d'accepter le génocide par complaisance pour un plus puissant. Le droit des petites nations à la vie n'est inférieur en rien au droit des grandes nations. Les idéalistes auront beau soutenir qu'il y aurait, de la part d'un petit peuple tel que le nôtre, grand profit moral et superbe partie à jouer dans un effort héroïque à se tailler une place et à survivre dans un milieu redoutable par sa seule masse, sinon même sourdement hostile. Le risque serait trop *risqué* pour l'oser courir, et, malgré l'autre risque, le profit moral ne serait pas moindre à braver l'aventure de l'indépendance.

{ *Humanisme français* }

1964. *Chemins de l'avenir*, p. 147.

Dans la recherche de la vérité, l'intelligence française se reconnaît des exigences, des voies, des moyens qui ne sont pas ceux de l'intelligence anglaise ou allemande. Par l'esprit plus que les autres, le Français se sent proche parent du Grec ou du Romain. Un historien ne l'a-t-il pas surnommé « le Grec des temps mo-

dernes » ? Si je ne craignais d'être taxé de chauvinisme, j'écrirais qu'il y a, dans l'esprit français, plus d'humanisme qu'en tout autre. Raison profonde, ce me semble, si elle se justifie, qui promet à la culture française, une plus longue durée. ... La culture française a démontré son aptitude à s'appropriier les plus hautes techniques modernes; et il paraît de première évidence que les jeunes peuples de l'Afrique et de l'Amérique latine, et quelques autres vieilles nations du sud-est de l'Asie, s'y attachent surtout pour ses vertus proprement culturelles ou humanistes.

{ *Je voyais un peuple...* }

1964. *Chemins de l'avenir*, pp. 154-5.

Serait-elle également excessive cette vision d'avenir, ce spectacle émouvant dont je me suis plu quelquefois à m'enchanter ? Dans un pays de la stature des grands Etats modernes, (le Québec), pays riche, traversé par l'un des plus beaux fleuves du monde, je voyais un peuple de quinze à vingt millions d'âmes, qui aurait su se former des hommes, des hommes tout court, mais des hommes vrais, de la noble espèce, et des hommes de foi, en possession d'une doctrine sûre, souveraine entre les doctrines. Par cela même, ce peuple serait harmonieusement et puissamment « structuré », en politique, en économique, en son état social, culturel, moral. Il aurait appelé ses fils à l'exploitation de son magnifique domaine. Son aisance économique ne l'aurait pas gâté. Il serait un éloquent témoignage de ce que peuvent la foi, le catholicisme, pour bâtir une na-

tion organique, exemplaire. Il ne jouirait pas seulement de la paix sociale chez lui; il serait l'artisan de la paix dans un monde plus que jamais déchaîné. Et son exemple inspirerait les politiques, les sociologues qui auraient encore gardé quelque espoir en l'avenir de l'humanité... Ainsi notre petit peuple aurait accompli sa mission. Et il n'aurait pas à partir en croisade. Vue idéaliste peut-être ? Et pourtant vue de chrétien: image, printemps du monde tel que le Christ l'eût voulu. Chimère tant que l'on voudra. Mais serait-il au-dessus de l'homme de redevenir homme ? On veut d'un homme qui soit à la mesure des temps nouveaux. Des forces titanesques nous enveloppent, nous pressurent, nous lancent le défi. Sans accepter l'hypothèse de Teilhard de Chardin sur une surhumanisation dans un avenir éloigné ou prochain, pourquoi douter que la simple divinisation de l'homme par l'Esprit ne puisse égaler l'homme à son destin ? En tous les siècles, en toutes les époques, et il y en eut de tragiques, le christianisme a produit des hommes qui ont dominé leur temps: le héros, le saint. Qu'importe alors que, sans cesse, de nouveaux démons assaillent l'homme d'aujourd'hui, s'il a de quoi les vaincre ?

{ *Paroles pour un peuple* }

1

28 juillet 1913. Vaudreuil (Qué.). Lignes terminales de *Petite Histoire de Valleyfield*. Montréal, 1913, p. 31.

Du reste, l'accumulation des usines, des banques, des millions n'est pas l'unique façon de contribuer au progrès général d'un pays. La contribution la meilleure consiste encore à maintenir sur un coin de terre la paix sociale et à faire grandir pour demain un peuple moral et religieux.

2

Montréal, 1913. *Ceux qui viennent*, dans *La Nouvelle-France*, sept. 1913, cité d'après l'édition en brochure, Montréal, 1914, p. 12.

Ceux qui viennent n'auront qu'à le vouloir pour devenir les maîtres de demain.

3

9 fév. 1928. Montréal. Conférence: « Nos responsabilités intellectuelles », dans *Orientations*, p. 4.

Un peuple qui fonde et développe son enseignement supérieur s'achemine vers la virilité intellectuelle.

4

21 février 1929. Montréal. Conférence: *Thérèse de Lisieux, une grande dame, une grande vie*. Montréal, Imprimerie du Messager, 1920, p. 41.

... Fille d'idéal... garde-nous la nostalgie des hauteurs morales, refais-nous l'idéal des aïeules aux mains jointes qui mettaient leur âme plus haut que la terre, l'éternité plus haut que le temps, Dieu plus haut que tout.

5

1932. *Le français au Canada*, p. 227.

La langue et la foi, et l'une et l'autre mêlées dans une sorte d'union mystique.

6

Proclamer, exalter notre droit, c'est déjà une façon de bien poser la question nationale. (*Orientations*, 1935, p. 247).

7

... Point d'Etat français, point de peuple français sans une mystique française. (*Orientations*, p. 266).

8

... La foi catholique enseigne l'humilité devant Dieu; elle n'enseigne pas la bassesse devant les hommes; elle enseigne le respect, l'obéissance aux autorités légitimes; elle n'enseigne pas les vertus molles, la recherche de la servitude, la gène devant les puissances de l'or, la démission, le silence abject devant la force injuste... Jeunes gens, je vous en prie, relevez-nous, sauvez-nous... (pp. 273-74).

9

17 juillet 1937. Vaudreuil. Lettre-préface à *Pointe au Chêne*, roman scout de A. Saint-Pierre, o.p. Montréal, éditions du Lévrier, 1937, pp. 9-10.

... Si la jeunesse n'affiche trop souvent tant de pauvreté morale, les coupables, vous le sentez bien, pourraient être ceux de ses maîtres qui ne savent ou qui n'osent faire appel à toute son âme. Je ne sais quelle mauvaise pudeur nous retient de lui révéler sa grandeur en puissance...

10

Déc. 1937. Montréal. *Une heure avec l'abbé Groulx à propos de 37*, dans *Notre Maître le Passé*, II, 1945, p. 70.

... Deux catégories de gens cultivent volontiers le dogmatisme: ceux qui savent beaucoup et ceux qui ne savent rien.

11

14 mai 1941. Préface à *Toi, l'Homme nouveau!*
de C. Frédéric, s.j. Montréal, 1941, pp. 8 et 9.

Les formules, les maîtres ne sont rien, ne peuvent rien sans la volonté de l'homme. Il n'y a de formule vivante, créatrice, que celle que chacun accepte de vivre... Et prions Dieu que, par autant de vouloir et de foi qu'il sera nécessaire, les jeunes hommes de chez nous veuillent enfin forcer l'avenir.

12

9 nov. 1941. Montréal. Conférence: *Notre mission française*. Montréal, Le Devoir, 1941, p. 5.

... La culture, c'est le fonds spirituel d'une nation, porté, si l'on veut, à un certain point d'excellence... c'est l'essence même d'une nation. C'est son plus haut signe de vie, et tout simplement son signe de vie...

13

9 nov. 1941. Montréal. Conférence: *Notre mission française*, p. 10.

Au surplus, qu'artistes ou intellectuels ne s'effraient point: je ne leur demande pas de faire chrétien ou catholique. Je ne leur demande pas davantage de faire canadien français: Canadiens français, je leur demande simplement de l'être. Qu'ils soient hommes en plénitude... L'originalité jaillit... lorsque l'homme arrive à révéler son fonds d'homme.

14

16 sept. 1942. Montréal. Conférence: *Vers l'indépendance politique*. Montréal, éd. de L'Action Nationale, 1942, p. 34.

... C'est l'heure de dire, avec la certitude des forts: quoi que l'on fasse, nous durerons, nous survivrons et même nous grandirons.

15

11 nov. 1944. Saint-Boniface, Manitoba. Conférence: *Louis Riel et les événements de la Rivière-Rouge en 1869-1870*. Montréal, éd. de L'Action Nationale, 1944, p. 22.

... un pays aussi divers que le Canada ne saurait se constituer selon la formule raciste...

16

Hiver 1953. *Rencontres avec Dieu* (extraits).

Le drame de l'homme, de sa rédemption, de son salut, se joue sur un autre plan que l'homme (p. 19).

17

Puissance matérielle, puissance intellectuelle, l'une et l'autre valeurs de civilisation, à coup sûr, mais valeurs d'instruments (p. 54).

18

L'Eglise! Peu de notion, dans le langage chrétien, qui ait un sens moins net, moins cerné, je dirais même souvent équivoque. Pour le petit peuple, pour le primaire et des primaires, il s'en trouve, comme on le

sait, à tous les échelons de l'intellectualité, l'Eglise, c'est le clergé. ... Le clergé n'est pourtant... (p. 45).

19

Ce n'est pas tout d'être maître, il faut être digne de l'être (p. 94).

20

1919-20. *Lendemain de Conquête.*

Pas une force au monde ne peut les (: lois) prendre à une nationalité qui garde son âme et son histoire (p. 133).

21

Race la plus pure peut-être sur tout ce continent, elle aurait cette prérogative d'être plus impénétrable (p. 235).

22

1934. *La découverte du Canada. Jacques Cartier.*

La gloire est une justice humaine. Souvent elle retarde. (p. 267).

Mes adieux

« C'est le premier titre que j'aurais voulu donner à cet essai. » *Chemins de l'avenir.* Montréal, 1964, pp. 159-161.

La jeunesse à qui j'adresse ces adieux les lira-t-elle jamais ? J'avais promis de ne plus publier de livre de mon vivant. Sa grande misère, au moins pour une partie d'entre elle, m'a fait manquer à ma promesse. Je ne suis qu'un vieux « croulant » dont l'unique chance aura été peut-être, à l'encontre de tant d'autres, de ne pas marcher sur la tête. Je ne sais plus parler aux jeunes. J'ai écrit ces pages à quatre-vingt-sept ans tout près. Je les ai griffonnées le plus simplement du monde, sans rien de ces mots prétentieux dont on fait aujourd'hui si grande consommation. On y trouvera bien peu de chose du vocabulaire hermétique de certains philosophes modernes ou de quelques psychiatres. Je ne crois point qu'il soit nécessaire de compliquer le langage ni les choses, pour se donner l'air de la compétence. Quelques études spéciales pour les besoins de mon ministère auprès des jeunes, la pratique de l'histoire pendant plus de cinquante ans, m'ont révélé quelques ressorts de la vie humaine : disciplines qui ont fait de moi un humble psychologue, sans inutiles subtilités. L'homme « fondamental » dont il a été question en ce livre n'a pas tellement changé. Mais ai-je débrouillé la confusion des esprits ? De cette confusion ai-je indiqué les vraies causes, toutes les causes ? Ai-je ouvert quelque peu les chemins de l'avenir ? Je le souhaiterais sans en être bien assuré.

Je n'aurai point non plus la prétention d'écrire, comme Pascal, ces lignes destinées, semble-t-il, à la dernière page de son *Apologétique* : « Si ce discours vous plaît et vous semble fort, sachez qu'il est fait par un homme qui s'est mis à genoux auparavant et après, pour prier cet Etre infini et sans parties, auquel il soumet tout le sien, de se soumettre aussi le vôtre pour votre propre bien et pour sa gloire. » Néanmoins, maintes fois, avant de me résoudre à écrire ces pages et en

les écrivant, j'ai demandé à Dieu de diriger ma plume de vieil homme, tellement et jusqu'à la fin de ma vie, j'aurai rêvé grand, désespérément grand, pour mon pays, et pour les hommes, mes frères, qui l'habitent. Il me ferait tant de peine de les voir, faute d'hommes, tourner le dos à leur beau destin.

Je voudrais finir sur une note d'espoir. Serait-il vraiment impossible de ressaisir la génération qui s'en vient ? Celle qui la précède, on l'a vu, porte en sa tête et en son cœur, des maux inquiétants. J'ai essayé de dire d'où lui est venu son esprit anarchique: exubérance de vie d'un côté; de l'autre, faillite de l'éducation, inintelligence, inadaptation absolue à la nouvelle heure qui sonnait, attardement en la révolte de toute génération nouvelle contre les aînés, retour à l'anticléricalisme vieillot, comme s'il n'y avait pas que les enfants à mordre le sein de leur nourrice. Que de fois, ai-je dit, l'envie m'est venue de crier à ces contempteurs de leurs pères et de leurs maîtres: « Quand donc ces jeunes cesseront-ils d'être vieux ? »

Chose étrange, c'était l'avis d'un incroyant, Albert Camus, qu'il fallait désespérer de l'actuelle génération. « Je doute parfois, a-t-il écrit dans *L'Été*, qu'il soit permis de sauver l'homme d'aujourd'hui. Mais il est encore possible de sauver les enfants de cet homme dans leur corps et dans leur esprit. » Camus ne croyait point au repêchage possible de ceux-là en qui « la lâcheté s'est installée à l'état d'habitude, pour qui l'occasion des options décisives et libératrices paraît irrémédiablement perdue ». Camus n'a pas dit ni ne pouvait dire comment, en vérité, sauver la toute jeune génération. Il ignorait trop les vrais et grands moyens de la libération ou de la rédemption chrétienne. Ces moyens, nous les avons indiqués. Nous n'y reviendrons pas. J'ai dit

en quoi et comment ces moyens peuvent être infaillibles.

Quelques indices encore modestes annoncent pourtant une ère nouvelle. Le Prométhée d'Eschyle se savait enchaîné par Zeus pour avoir fait cadeau aux hommes de l'« Etincelle », source de feu. Cette « Etincelle », est-il impossible qu'un bon génie la fasse encore jaillir et nous l'apporte ? Dans les colonnes du journal *L'Action*, des jeunes étudiants viennent dire le dégoût que leur inspirent les directives anarchiques de quelques-uns de leurs chefs. Telle petite éducatrice, dans un coin de la province, me dit le goût passionné de ses jeunes élèves pour l'Histoire du Canada français. Une religieuse, professeur dans une Ecole normale, m'écrit la même chose. En un autre coin du pays, un éducateur, quelques jeunes collégiens rêvent de reconstituer une ACJC tout à fait à la page. Un grand esprit l'a dit : « Il suffit d'un signe pour nourrir une espérance. »

Si je devais emporter cette foi en l'avenir, je serais si heureux de prendre congé de la vie. A Dieu.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	7
Chronologie	21
Note bibliographique	27

Table alphabétique

Appel (L') de la Race	42
Appuis (Les) d'un Québec français	56
Canada (Le) des patries	47
Canadiens (Les) de 1774	39
Chez nos ancêtres	38
Cinquante ans de Confédération	35
Civilisation (La) canadienne	52
Demeurer en latinité	69
Dollard	78
Economie, gardienne de la langue	76
Etats associés, indépendance ?	83
Etudiants, et trustards	54
Femme (La) canadienne-française	73
Force (La) de vivre	74
Humanisme (L') à vivre	48
Humanisme français	84
Idéal et action	58
Impossible neutralité de l'historien	66
Indéfectible espérance	58

J'attends	77
Je voyais un peuple	85
Jules de Lantagnac au Collège	42
Jules de Lantagnac au parlement d'Ottawa	43
Langue, âme et foi ?	57
Langue: culture et art	54
Ma responsabilité	53
Mes adieux	91
Mot (Le) Race	41
Paroles à des étudiants	67
Paroles pour un peuple	86
Pays (Le), le vrai pays	35
Pour un Etat français	62
Pour un humanisme « canadien »	50
Pourquoi j'espère	74
Québec (Le) dans la Confédération	69
Religion et humanisme	79
Sauver le spirituel	49
Se garder libre	61
Solidarité (La) des vivants et des morts	37
Solidarité économique	52
Solidarité (La) française	45
Un chef, une idée-force	59
Un portrait: Jean Bérubé	50
Un devoir de civilisation	60
Ville-Marie: Montréal!	66
Votre Québec, votre chance	80

*Achévé d'imprimer sur les presses des Editions Fides,
à Montréal, le dix-neuvième jour du mois de mai
de l'an mil neuf cent soixante-sept.*

BNQ



000 337 169

La collection
CLASSIQUES CANADIENS

La collection *Classiques canadiens* se propose d'offrir au grand public et surtout aux étudiants un choix de textes des écrivains canadiens les plus représentatifs. Le mot *Classiques* doit donc être entendu ici au sens premier de Littré et désigne les auteurs jugés dignes d'être étudiés dans les classes et de former les esprits. Les *Classiques canadiens* faciliteront l'étude des textes originaux et favoriseront le retour aux sources en histoire.

VOLUMES PARUS:

1. - *Brébeuf* par René Latourelle
2. - *Frontenac* par Liliane et Guy Frégault
3. - *Marguerite Bourgeoys* par Hélène Bernier
4. - *Saint-Denys Garneau* par Benoît Lacroix
5. - *Champlain* par Marcel Trudel
6. - *Crémazie* par Michel Dassonville
7. - *Le Père Paul Le Jeune* par Léon Pouliot
8. - *Thomas Chapais* par Jean-Charles Bonenfant
9. - *Nérée Beauchemin* par Clément Marchand
10. - *Jules Fournier* par Adrien Thério
11. - *Albert Lozeau* par Yves de Margerie
12. - *Paul Morin* par Jean-Paul Plante
13. - *Alain Grandbois* par Jacques Brault
14. - *Robert Choquette* par André Melançon
15. - *Charlevoix* par Léon Pouliot
16. - *J.-B.-A. Ferland* par Thomas-M. Charland
17. - *Arthur Buies* par Léopold Lamontagne
18. - *Fréchette* par Michel Dassonville
19. - *Elisabeth Bégon* par Céline Dupré
20. - *Laure Conan* par Micheline Dumont
21. - *Lucien Rainier* par Claude Lavergne
22. - *M.-A. Lamarche* par Antonin Lamarche
23. - *Pierre Biard* par Louis Pelletier
24. - *P.-J.-O. Chauveau* par André Labarrère-Paulé
25. - *Marie de l'Incarnation* par Marie-Emmanuel Chabot
26. - *Gabriel Sagard, Théodat* par Jean-de-la-Croix Rioux
27. - *Etienne Parent* par Paul-Eugène Gosselin
28. - *Rina Lasnier* par Jean Marcel
29. - *François-Xavier Garneau* par Arsène Lauzière
30. - *Lionel Groulx* par Benoît Lacroix

FIDES, 245 est, boul. Dorchester, Montréal

